

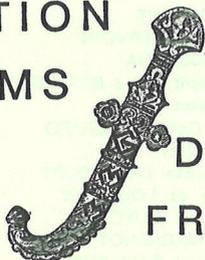
31^e ANNÉE - N° 102 - PÉRIODIQUE

SEPTEMBRE 1986

LA KOUJMA

BULLETIN DE LIAISON

ASSOCIATION DES ANCIENS
DES GOUMS MAROCAINS
ET DES A.I.
EN FRANCE



Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - « J.O. » du 1^{er} mars 1958

14, rue de Clichy, 75009 PARIS — Tél. : 48-74-52-93

N° Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 — Routage 206

COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

FONDATEURS

Général LAHURE (†), Léonard GARRY (†), Pierre DURAND (†)

PRESIDENTS D'HONNEUR

Général d'Armée A. GUILLAUME (†), généraux GAUTIER (†) (4^e G.T.M.), LEBLANC (1^{er} G.T.M.), BOYER de LATOUR (†) (2^e G.T.M.), MASSIET du BIEST (†) (3^e G.T.M.), PARLANGE (†) (4^e G.T.M.), de SAINT-BON (†) (3^e G.T.M.), TURNIER (2^e G.T.M.), SORE (†) (G.T.M.-E.O.), colonel FLYE-SAINTE-MARIE (†), colonel LUCASSEAU (†).

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (†), Georges CROCHARD (†), général MELLIER (†), André MARDINI.

SECRETAIRES GENERAUX D'HONNEUR

Jacques OXENAAR (†), col. Gérôme de GANAY, col. Guy de MAREUIL, col. Georges GAUTIER (†)

MEMBRES D'HONNEUR

Colonel BEL MADANI, Colonel Jean SAULAY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) Membres :

MM. le général André FEAGAS, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Marcel FAYE, Gérôme de GANAY, Mme GARRET, MM Yves HUCHARD, Michel LEONET,, Marc MERAUD, Léon MERCHEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PASQUIER, André PICARDAT, Maurice RAULT, M^e Pierre REVEILLAUD, Jean de ROQUETTE-BUISSON, Yves SALKIN, Jean WARTEL.

BUREAU

Président :	Général FEAGAS	Tél. :	57-40-40-02
Vice-président :	Léon MERCHEZ	Tél. :	(1) 42-28-31-02
Secrétaire général :	Jean de ROQUETTE-BUISSON	Tél. :	(1) 47-63-36-65
Conseiller administratif :	Yves HUCHARD	Tél. :	(1) 45-53-06-49
Trésorier :	Henry MULLER	Tél. :	(1) 48-47-11-42
Conseiller relations publiques	André NOEL	Tél. :	(1) 47-04-99-20

SECTIONS

b) Membres de droit : MM. les présidents des sections de :

Alsace-Moselle-F.F.A. :	Roger DUMONT	Tél. :	88-69-62-41
Aquitaine :	Commandant SERVOIN	Tél. :	56-80-47-44
Corse :	Xavier COLONNA	Tél. :	95-65-01-64
Languedoc :	Commandant Pierre BRASSENS	Tél. :	81-62-82-28
Marseille :	Commandant FILHOL	Tél. :	75-01-35-28
Nice-Côte-d'Azur :	Colonel Georges BERARD	Tél. :	93-81-43-78
Ouest :	Colonel THET	Tél. :	99-51-94-02
Paris - Ile-de-France	Colonel Jean DELACOURT	Tél. :	(1) 39-51-76-68
Pays de Loire :	Capitaine de LOUVIGNY	Tél. :	41-88-28-59
Pyrénées :	Commandant GUYOMAR	Tél. :	59-02-81-09
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT	Tél. :	74-84-94-95
Roussillon-Bas Languedoc :	Commandant CAMRRUBI	Tél. :	68-50-21-77
Vosges :	Lieutenant-colonel J. VIEILLOT	Tél. :	29-65-76-57

Association des descendants : Cdt Georges BOYER de LATOUR Tél. : 94-76-41-28

Commission financière : André NOEL, Mme BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.
Comité de direction et de contrôle de Montsoreau : Commandant DALLONEAU, Capitaine de LOUVIGNY, Commandant PASQUIER.

Entraide : Mme BRAULT-CHANOINE.

Porte-drapeau : Marcel FAYE. — Porte-drapeau suppléant : Georges CUBISOL.

Secrétariat : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Tél. : (1) 48-74-52-93. — C.C.P. Paris 8813-50 V.

Cotisation annuelle : 150 F.

Pour les membres à vie, le montant de l'abonnement au service du bulletin est fixé à 130 F.

Pour tout changement d'adresse envoyer 3 F en timbres-poste.

Permanence : Mardi et vendredi, de 15 heures à 18 heures au siège.

Correspondance : pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le Secrétaire général de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 Paris.

Téléphone : Pour appeler Paris et la région parisienne de la province faire le 16-1 puis le numéro à 8 chiffres.

SOMMAIRE

LE MOT DU PRÉSIDENT	2
PROGRAMME DE LA RÉUNION DU 21 OCTOBRE 1986 :	3
— Conseil d'administration de la Koumia	3
— Conseil d'administration de l'Association des descendants	4
ACTIVITÉS DES DEUX ASSOCIATIONS	5
— Koumia	5
— Descendants	6
VIE DES SECTIONS	7
— Aquitaine	7
MONTSOUREAU	8
— Musée des Goums	8
CARNET	10
— Mariages	10
— Décès	10
— Promotions	11
IN MEMORIAM	12
— Capitaine Jacques Pernoux	pasteur Rigal 12
— Chef d'escadrons Jean Montoussé	René Brassens 13
ARTICLES DIVERS	15
— Souvenirs d'un officier de la Mission militaire française au Maroc	colonel Justinard 15
— Mon séjour au Maroc, 1930 (suite)	Isidore Lelong 19
— Au pays des goumiers (suite)	Berthe-Agnès Vandal 22
— Dans le Haut, juifs et chrétiens d'autrefois	colonel Paul Azam 25
— Mes deux années au service du 58 ^e goum	François-Pierre Ezio 28
— Le poste de Tarda	colonel Jean Boulet-Desbareau 31
— Souvenirs d'un sous-officier de goum au temps de la pacification du Maroc	commandant Georges Mayer 35
— La Culture marocaine dans un colloque à Taroudant	Patricia Boyer de Latour 42
BIBLIOGRAPHIE	43
— J'étais médecin au Maroc, 1942-1958, du docteur Henri Dupuch, par le docteur Lataillade	43
AVIS DIVERS	44
— Transferts de corps	44

SOMMAIRE

LE MOT DU PRÉSIDENT

2
3
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45

LE MOT DU PRÉSIDENT
PROGRAMME DE LA RÉUNION DU 21 OCTOBRE 1958 :
— Conseil d'administration de la Kouïmia
— Conseil d'administration de l'association des descendants

ACTIVITES DES DEUX ASSOCIATIONS

Durement éprouvée durant cet été par le décès du colonel GUIGNOT, des commandants MONTOUSSÉ et PERNOUX, ainsi que par le mauvais état de santé de quelques-uns de ses plus fidèles adhérents, la Kouïmia doit mettre à profit la « rentrée d'octobre » pour « faire face » en ranimant l'activité de tous ses membres.

Nous devons concrétiser au plus vite les diverses résolutions prises lors de notre assemblée générale de juin à Montsoreau, mieux nous faire connaître afin d'accroître nos effectifs mais aussi notre rayonnement.

Je m'efforcerai, comme les années précédentes, de participer aux diverses réunions de sections et souhaite que chacune de celles-ci fasse l'objet d'avis, puis de compte rendu dans la presse locale, afin de « toucher » le maximum de nos camarades, pour que nul n'ignore notre existence.

Au moment où, en raison de nos petites misères physiques, nous avons tendance à nous replier sur nous-mêmes, faisons résolument un effort de contact, en particulier avec les générations qui nous suivent, afin de conserver, au minimum, notre jeunesse d'esprit. Tâchons, chacun à notre place, de faire nôtre cette formule chère au maréchal Lyautey : « L'alliance de la mûre expérience et de la vigueur juvénile peut seule féconder l'action ».

Général FEAUGAS.

BIBLIOGRAPHIE

— L'états médecin au Maroc, 1842-1958, du docteur Henri Dupuch, par le docteur Latalade

AVIS DIVERS

— Transferts de corps

PROCHAINE RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA KOUMIA

LE MARDI 21 OCTOBRE 1986

Le conseil d'administration d'automne de la Koumia se réunira le mardi 21 octobre 1986, à 17 h 30, au cercle Napoléon, 1, place Baudoyer, 75004 Paris (métro : Hôtel-de-Ville).

Son ordre du jour est le suivant :

- Compte rendu de l'assemblée générale du 7 juin.
- Attribution de bourses et aides financières pour 1987.
- Etat d'avancement des projets.
- Préparation de l'assemblée générale de 1987.
- Vie de l'association.
- Fondation Koumia-Montsoreau.
- Questions diverses.

La réunion du conseil sera suivie d'un apéritif à 19 heures et, à 20 heures, du traditionnel dîner, auquel il vous est demandé de vous faire inscrire le plus tôt que vous le pourrez et, au plus tard le lundi 13 octobre, en utilisant le bulletin ci-après.

IMPORTANT

Cette invitation ne s'adresse pas aux seuls administrateurs et présidents de section, mais à tous les membres de l'association et à leurs épouses, de la section de Paris-Ile-de-France en particulier, dont ce dîner est l'occasion d'une des deux réunions de section chaque année, ainsi qu'à ceux de province qui, de passage à Paris pourraient saisir là une agréable occasion de contact entre sections.

BULLETIN D'INSCRIPTION AU DINER DU MARDI 21 OCTOBRE 1986

A partir de 19 heures

Cercle Napoléon, 1, place Baudoyer, 75004 Paris (métro : Hôtel-de-Ville)

M. Mme, Mlle :

Adresse :

participera au dîner, accompagné (e) de personnes.

Ci-joint, sa participation, soit 150 F x = F.

(Sous forme de chèque bancaire ou CCP, adressé au trésorier de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 Paris, pour le 13 octobre, terme de rigueur).

A, le 1986.

Signature :

NOUVELLES

ACTIVITÉS DE LA KOUMIA

En cette période estivale, il n'a pas été possible de représenter la Koumia par beaucoup de ses membres aux cérémonies commémorant la libération de Paris.

Toutefois, le dimanche 24 août, notre camarade Mikcha assistait au déjeuner offert par l'Association Vae Victis (anciens du 22^e bataillon de tirailleurs du Levant), suivi de dépôts de gerbes, par cette association et d'autres groupements d'anciens combattants et résistants, à l'emplacement de la barricade d'août 1944, à l'angle des rues Daubenton et Geoffroy-Saint-Hilaire, puis à l'intérieur de l'Institut musulman sur la tombe de Si Kaddour ben Ghabrit.

Le samedi 6 septembre, toujours sur invitation de Vae Victis, à l'occasion du Nouvel An musulman, la Koumia était représentée par son vice-président, Léon Merchez et Mme Merchez, accompagnés de M. Jean Augé, ami des Goums. A l'issue du déjeuner au « Restaurant de la Mosquée », une cérémonie se déroulait à l'intérieur de l'Institut musulman.

Alain Matar.

— Du capitaine Dominique Phéur :

22 juin 1988.

Cher Monsieur,

Votre sympathique message m'a touché vivement. Je vous en remercie ainsi que tous ceux qui ont participé à sa rédaction. Les Amis de la Koumia.

Dominique Phéur.



Adhésions :

Fils et petit-fils de goumiers, voyez l'outil qui a récemment adhéré à l'Association vient d'obtenir la nationalité française. Il poursuit des études de physique de troisième cycle à Toulouse.

Jean-Marc Thibaud, petit-fils du général Thibaud et fils du lieutenant-colonel Pierre Thibaud.

Jean-Jacques de Butler, fils du général de Butler.

PRÉSIDENCE DE SECTION :

Jean-Marie Souliard a accepté la présidence de la section des Descendants de Nice-Côte d'Azur.

NOUVELLES DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS

A l'initiative de Florence Espeisse un message de sympathie a été envoyé par le président au nom des sociétaires présents, après l'assemblée générale de Montsoreau, au commandant Alain Mafart et au capitaine Dominique Prieur, par l'intermédiaire du consul général de France en Nouvelle Zélande.

Le consul et les deux officiers ont répondu très rapidement.

— Du commandant Alain Mafart :

Auckland, le 21 juin 1986.

Chers compatriotes,

C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai pris connaissance du message de sympathie et de soutien que vous avez eu l'extrême amabilité de m'adresser.

Recevez tous mes remerciements pour ce geste auquel j'ai été très sensible.

Très amicalement.

Alain Mafart.

— Du capitaine Dominique Prieur :

22 juin 1986.

Cher Monsieur,

Votre sympathique message de soutien me touche vivement. Je vous en remercie ainsi que tous ceux qui ont bien voulu joindre leur pensée à la vôtre.

Amitiés aux Descendants des Membres de la Koumia.

Dominique Prieur.

Adhésions :

Fils et petit-fils de goumiers, Xavier Zaoui, qui a récemment adhéré à l'Association, vient d'obtenir la nationalité française. Il poursuit des études de physique de troisième cycle à Toulouse.

Jean-Marc Thiabaud, petit-fils du général Thiabaud et fils du lieutenant-colonel Pierre Thiabaud.

Jean-Jacques de Butler, fils du général de Butler.

PRESIDENCE DE SECTION :

Jean-Marie Soulard a accepté la présidence de la section des Descendants de Nice-Côte d'Azur.

Appel à la solidarité des Descendants.

Prévenu par un Marocain, le président des Descendants a accueilli à Orly le jeudi 8 août une jeune étudiante marocaine âgée de vingt-deux ans accompagnée par son père et de sa mère.

Cette jeune fille, étudiante en physique-chimie, durement touchée par une grave maladie, vient en un ultime recours consulter le professeur Mathé à l'hôpital de Villejuif.

Les frais très élevés de consultation et de traitement (rayons, chimiothérapie et intervention chirurgicale) doivent être pris en charge par le responsable d'une société française, travaillant avec le Maroc, dont l'épouse est elle-même atteinte par cette maladie.

Les parents de cette jeune fille, bien que bénéficiant d'une mutuelle au Maroc - non utilisable en France - ne pourront sans doute faire face à tous les frais entraînés ; c'est pourquoi il est fait appel à tous les descendants qui souhaiteraient faire preuve de leur solidarité envers une famille marocaine particulièrement éprouvée et qui a été très sensible à l'amitié témoignée et à l'aide immédiate apportée par le président.

Les descendants peuvent soit participer matériellement — les dons reçus par le président seront bloqués sur un compte spécial par le trésorier de l'association — soit moralement en allant rendre visite à cette jeune fille pour lui apporter le réconfort d'une présence amicale.

Tous les éléments d'information seront fournis par le président.

NOUVELLES DIVERSES

Le colonel Temoinet a été honoré depuis la fin du mois de juillet, à la suite d'une hémipégie, au centre de la Tour de Gassies, à Bordeaux, lors qu'il venait de rentrer de vacances où il se rend chaque année.



Le président de section lui a rendu visite à plusieurs reprises et nous avons rendu visite à son chevet. Son état s'est amélioré depuis, mais cet accident de santé, bien que ne l'empêchant plus de marcher, le prive encore de l'usage de la main droite. Cependant le moral est bon, comme l'ont constaté Mikhaïl, de la section de Paris-Illa-de-France, et son épouse qui ont fait une visite, en traversant Bordeaux le 1^{er} septembre.



Appel à la solidarité des Descendants.
 Prévenu par un Marocain, le président des Descendants a accueilli à Orly le
 jeudi 8 août une jeune étudiante marocaine âgée de vingt-deux ans accompagnée
 par son père et de sa mère.

Cette jeune fille, étudiante en physique-chimie, durement touchée par une
 grave maladie, vient en un ultime recours consulter le professeur Mathé à l'hôpital
 de Villejuif.

VIE DES SECTIONS

Les frais très élevés de consultation et de traitement (rayons, chimiothérapie
 et intervention chirurgicale) doivent être pris en charge par le responsable d'une
 société française, travaillant avec le Maroc, dont l'épouse est elle-même atteinte
 par cette maladie.

Les parents de cette jeune fille, bien que bénéficiant d'une mutuelle au Maroc -
 non utilisable en France - ne pourront sans doute faire face à tous les frais en-

Aquitaine

trains ; c'est pourquoi il est fait appel à tous les descendants qui, par leur
 faire preuve de leur solidarité envers une famille marocaine particulièrement éprou-
 vée et qui a été très sensible à l'amitié témoignée et à l'aide immédiate apportée
 par le président.

PROCHAINE REUNION

Les descendants peuvent participer, éventuellement - les dons reçus par
 le président seront placés sur un compte spécial par le trésorier de l'association -
La réunion d'automne se tiendra le dimanche 12 octobre, à 11 h 30, à
Benévent, entre Montpon et Mussidan, (Dordogne), au « Restaurant de l'Isle »,
où elle sera suivie du déjeuner traditionnel.

Tous les éléments d'information seront fournis par le président.
 Le président de section compte sur la présence du plus grand nombre, qu'ils
 soient de l'Aquitaine ou camarades de passage, accompagnés de leur famille et
 et de leurs amis, pour cette réunion de rentrée des vacances.

NOUVELLES DIVERSES

Le colonel Tesmoingt a été hospitalisé depuis la fin du mois de juillet, à la
 suite d'une hémiplegie, au centre de rééducation de la Tour de Gassies, à Bor-
 deaux, alors qu'il venait de rentrer d'un séjour de voile aux Baléares où il se
 rend chaque année.

Le président de section lui a rendu visite à plusieurs reprises et notre cama-
 rade Alby, de la section Languedoc, s'est aussi rendu à son chevet. Son état
 s'est amélioré depuis, mais cet accident de santé, bien que ne l'empêchant plus
 de marcher, le prive encore de l'usage de la main droite. Cependant le moral
 est bon, comme l'ont constaté Mikcha, de la section de Paris - Ile-de-France, et
 son épouse qui lui ont fait une visite, en traversant Bordeaux le 1^{er} septembre.



MONT S O R E A U

RENSEIGNEMENTS DIVERS

MARIAGES

- Nouvelle adresse du conservateur du musée :

Commandant André PASQUIER,

21, rue de Clocheville, 37100 Tours.

Téléphone : 47-61-52-71.

- Fermeture du musée en automne, pour congés du gardien :

Lundi 3 au mercredi 19 novembre 1986 inclus.

DECES

Nous avons la douleur de vous faire part du décès de :

— Capitaine (ER) Emile Gillet, le 12 juin 1986, à Gout (Vaucluse). Une plaque commémorative de la Koumia a été remise à la famille.

— Capitaine (ER) Jacques Pernoux, ancien de la Légion d'honneur. Les obsèques ont eu lieu le 30 juin 1986, au cimetière de Suresbourg. La Koumia était représentée par : le général Aubier, le capitaine M. Müller, M. Amproi, Mme Bernard, M. Dumont, M. et Mme Mouty, nos camarades des Vosges : MM. Mirabeau, Mirabeau, M. et Mme Mouty, nos camarades de la section, Metz et Scotton.

— Mme Mirabeau, épouse du général Mirabeau, belle-mère du général de division (CR) Jean Aubier, le 8 juillet 1986, à Fougères.

— Colonel André Guignot, ancien combattant de la section de l'Ouest, le 27 juillet 1986, à Granville (Manche). Les obsèques ont eu lieu le 27 juillet 1986, au cimetière de la Koumia, son épouse par le vice-président Metz, en gendarme, assistait aux obsèques, le 31 juillet 1986, conduite par le général Feaugas qui prononça dans l'église Notre-Dame, l'allocution d'adieu suivante :



« Mon Ancien,

Si je ne m'appartient pas en déposant cette plaque souvenir sur votre dernière demeure, de retracer ici les brillants états de service militaires, en particulier au sein du 1^{er} G.T.M., qui vous ont valu la nomination au grade de commandeur dans l'ordre national de la Légion d'honneur, ceux qui ont vécu auprès de vous les combats de la Libération le taront certainement mieux que je ne saurais le faire. Je revendique par contre, en tant que président de la Koumia, le privilège de vous dire, alors que vous venez de nous dévancer sur le chemin de l'Éternité, un très grand merci pour votre action à la tête de la section de l'Ouest de notre association.

MONTROSE
CARNET

RENSEIGNEMENTS DIVERS

MARIAGES

● Nouvelle adresse du conservateur du musée :

Nous avons la joie d'annoncer le mariage de :

- Marielle Rénevier, fille du chef de bataillon (décédé) et de Mme Rénevier avec M. Didier Le Goupil, le samedi 9 août 1986, à Saint-Jean-de-Marsacq (Landes).
- Louis-Philippe Hubert, militaire de carrière, petit-fils du lieutenant-colonel (décédé) et de Mme Marcel Alexandre, avec Mlle Laurence Brunel, le 30 août 1986, en l'église Saint-Sulpice de Fougères (Ille-et-Vilaine).
- Odile Scotton, fille du capitaine et de Mme Mario Scotton, avec M. Pascal Godel, le 30 août 1986, en l'église de Saulxures-sur-Moselotte (Vosges).

DECES

Nous avons la douleur de vous faire part du décès de :

- Capitaine (ER) Emile Gilles, le 12 juin 1986, à Goult (Vaucluse). Une plaque commémorative de la Kouμία a été remise à la famille.
- Capitaine (ER) Jacques Pernoux, officier de la Légion d'honneur. Les obsèques ont eu lieu le 30 juin 1986, au Temple-Neuf de Strasbourg. La Kouμία était représentée par : le général Aubier, notre trésorier M. Muller, M. Ambrosi, Mme Besnard, M. Dumont, M. et Mme Marx, M. et Mme Moury, nos camarades des Vosges : MM. Vieillot, président de la section, Marotez et Scotton.
- Mme Mirabeau, épouse du colonel Mirabeau, belle-mère du général de division (CR) Jean Aubier, le 8 juillet 1986, à Perpignan.
- Colonel André Guignot, ancien président de la section de l'Ouest, le 27 juillet 1986, à Granville (Manche). Une importante délégation de la Kouμία, son drapeau porté par le vice-président Merchez, en gandourah, assistait aux obsèques, le 31 juillet 1986, conduite par le général Feugas qui prononça, dans l'église Notre-Dame, l'allocution d'adieu suivante :

« Mon Ancien,

S'il ne m'appartient pas en déposant cette plaque souvenir sur votre dernière demeure, de retracer ici les brillants états de service militaires, en particulier au sein du 1^o G.T.M., qui vous ont valu la nomination au grade de commandeur dans l'ordre national de la Légion d'honneur, ceux qui ont vécu auprès de vous les combats de la Libération le feront certainement mieux que je ne saurais le faire. Je revendique par contre, en tant que président de la Kouμία, le privilège de vous dire, alors que vous venez de nous devancer sur le chemin de l'Éternité, un très grand merci pour votre action à la tête de la section de l'Ouest de notre association.

Après avoir créé cette section vous avez su lui donner une âme en l'animent durant des années avec un dévouement, une générosité et une courtoisie qui vous ont valu plus que l'estime, l'amitié de tous.

Grâce à une action soutenue vous avez su rassembler nombre de nos camarades plus ou moins isolés tant en Bretagne qu'en Normandie et recréer entre eux ce climat d'amitié, base de la légendaire cohésion des Affaires indigènes et des Goums marocains, élément essentiel de leur efficacité tant au combat qu'en temps de paix, et tellement nécessaire dans une période où l'égoïsme sous toutes ses formes semble partout triompher.

Soyez assuré, mon Ancien, que votre œuvre ne sera pas vaine et que le souvenir en restera gravé dans l'esprit de tous vos amis de la Koumia.

Vous qui avez su garder jusqu'au total épuisement de vos forces le sourire qui savait convaincre, nous comptons sur vous pour réserver au « Paradis des Goumiers » la place que souhaitent y occuper tous vos amis des Affaires indigènes et des Goums,

Et vous, Madame, affectueusement entourée de vos enfants et petits-enfants, veuillez avec eux accepter les amicales condoléances de la Koumia et de ses descendants dont votre famille demeure l'un des plus beaux fleurons. »

Puis l'assistance accompagna le cercueil à l'émouvant cimetière marin d'où le regard embrasse l'horizon jusqu'aux îles Chausey.

— Sébastien, petit-fils de Mary Bedu, ex-commis à El Kbab, le 1^{er} août 1986, à Montgeron (Essonne).

— Colonel Paul Georges, frère de Mlle France Georges, le 9 août 1986, au Canada.

Aux familles en deuil, la Koumia et l'Association des descendants adressent leurs plus affectueuses condoléances.

PROMOTIONS - NOMINATIONS - RECOMPENSE

Légion d'honneur. Ont été :

— Le colonel Olivier Leblanc (descendant), fils du général Georges Leblanc, promu commandeur.

— Le chef de bataillon Christian Labarrère (descendant), du 3^e R.E.I., promu officier (et promu au grade de lieutenant-colonel à compter du 1^{er} octobre 1986).

— Le lieutenant-colonel Marcel Weiss (ER) nommé chevalier.

— M. Mary Bedu, ex-commis à El Kbab, nommé chevalier.

— L'adjudant-chef en retraite Georges Lesage, nommé chevalier.

— M. Jean Boulet, nommé chevalier.

— M. Henri Chartier, nommé chevalier.

— M. Jean Fouillen, nommé chevalier.

— M. Marcel Hadorn, nommé chevalier.

La Koumia et l'Association des descendants adressent leurs plus vives félicitations à tous les promus et décorés.

Après avoir créé cette section vous avez eu lui donner une âme en lui donnant durant des années un développement une généralité et une courtoisie qui vous ont valu plus que l'amitié, l'amitié de tous.

Grâce à une action soutenue vous avez pu rassembler nombre de nos camarades plus ou moins isolés tant en Bretagne qu'en Normandie et recréer entre eux ce climat d'amitié basé sur la fraternité, la cohésion des Affaires indigènes et des Goums marocains. Vous avez été très efficaces tant au combat qu'en temps de paix, et tellement nécessaire dans une période où l'égoïsme sous toutes ses formes semble partout triompher.

Soyez assuré, mon Ancien, que votre œuvre ne sera pas vaine et que le souvenir en restera gravé dans l'esprit de tous vos amis de la Koumia.

Vous n'avez pas gardé jusqu'au bout l'esprit de vos forces le souvenir qui savait convaincre, nous comptons sur vous pour réserver au « Paradis des Goumiers » la place que souhaitent y occuper tous vos amis des Affaires indigènes et des Goums.

Capitaine Jacques Pernoux

Et vous, Madame, affectueusement entourée de vos enfants et petits-enfants, veuillez adresser aux amicales condoléances de la Koumia et de ses descendants dont votre famille demeure l'un des plus beaux fleurons.

C'est avec une vive émotion que les membres de « Rhin et Danube », Amicale des anciens de la 1^{re} Armée française, à laquelle s'associe la Koumia, association des anciens des Goums marocains, ont appris la mort prématurée de leur camarade et ancien le capitaine Jacques Pernoux, décédé le 26 juin 1986 à Strasbourg.

Les distinctions accordées à Jacques Pernoux à titre militaire suffisent à évoquer sa carrière militaire : officier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, commandeur de l'ordre national du Mérite, croix de guerre avec palmes.

Après Saint-Maixent, il était aspirant au 11^e régiment de Tirailleurs algériens qui dans la 85^e division algérienne, fut au début de juin 1940, engagé sur le front de la Somme dans des conditions très difficiles. Le 11^e R.T.A. combattit héroïquement sur la Loire où la moitié du régiment succomba. Repliés en Dordogne, les survivants regagnèrent l'Algérie et le régiment fut envoyé au Maroc, et c'est à Fès que je fis la connaissance de l'aspirant Pernoux.

Il fut de ces jeunes officiers qui dans les chantiers de jeunesse formèrent les jeunes Français qui, en 1942, furent prêts à reprendre les armes pour la libération de la France. Au Chantier de Tlemcen, Jacques Pernoux déploya ses qualités d'entraîneur d'hommes.

Puis c'est dans les Goums marocains et les Affaires indigènes du Maroc qu'il continua à servir. Il sut y montrer, non seulement cette compréhension et cette affection des officiers des Goums pour leurs goumiers, mais encore ses éminentes qualités, son courage et sa valeur. Avec le corps expéditionnaire français, il prit part à la campagne d'Italie où les groupements de tabors marocains s'illustrèrent et payèrent un lourd tribut de vies humaines. Au 62^e goum du 2^e tabor du 1^{er} groupement de tabors marocains du colonel Leblanc, il est noté comme un officier d'une haute valeur morale, aux brillantes qualités militaires. Comme tous ces officiers des troupes du Maroc, il était aimé et suivi par les guerriers des djebels.

Au sein de la 1^{re} Armée française, avec la 3^e division algérienne du général de Monsabert, les goumiers marocains combattent au débarquement des côtes de Provence, et dans la bataille de Marseille Jacques Pernoux est grièvement blessé le 28 août 1944, faisant l'admiration de ses goumiers pour son sang-froid imperturbable et son courage.

Puis c'est la montée des soldats du général de Latre de Tassigny vers Belfort et l'Alsace. Les goums sont à la pointe du combat. Le 2^e tabor est engagé dans la bataille de Belfort.

Le 62^e goum est durement éprouvé dans la région d'Héricourt et Jacques Pernoux est une nouvelle fois grièvement blessé le 22 novembre 1944.

Ce sera pour lui une grande joie, il y a deux ans, d'être présent, revêtu de sa djellaba et portant le fanion du 62^e goum, à l'inauguration de la stèle des goumiers à Andelnans, dans cette région du territoire de Belfort, où son père avait exercé le ministère pastoral.

Revenu au Maroc en 1946, ses blessures empêchent le lieutenant Pernoux de reprendre ses activités dans son arme d'origine, mais il est affecté à la 124^e compagnie de réparations à Marrakech.

Lorsqu'il quitte l'armée et s'établit à Strasbourg, il est au bureau des examens au rectorat de l'académie de Strasbourg où il est estimé pour son travail consciencieux et son amabilité.

Tous ceux qui l'ont connu, qui ont servi la France dans l'Armée d'Afrique et la 1^{re} Armée garderont le souvenir de ce camarade, de cet ami, de ce chef qui est un vivant exemple de ce qu'ont été ces officiers des goums marocains, qui ont tant fait pour le rayonnement de la France dans l'empire chérifien et qui ont su obtenir de leurs goumiers une grande fidélité et un profond dévouement, car ils savaient les comprendre, les aimer, les respecter.

Chère Madame, et vous, ses enfants et ses petits-enfants, nos paroles ne peuvent évidemment pas vous apporter d'autre réconfort que notre amicale sympathie. Mais avec un cœur sincère, je n'hésiterai pas à dire :

Jacques Pernoux est un de ceux qui ont mis en pratique cette parole de l'Apôtre Saint Jean :

« A ceci nous avons connu l'amour, c'est que Christ a donné Sa vie pour nous. Nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères. » (1^{re} Epître de saint Jean, ch. 3/16).

Pasteur P. RIGAL,

vice-président de « Rhin et Danube » de Strasbourg,

ancien aumônier de la 5^e D.B. à Fès, Rabat.

Chef d'escadrons Jean Montoussé

« Magnifique commandant de goum qui vient d'affirmer une fois de plus ses exceptionnelles qualités de combattant et d'entraîneur d'hommes au cours des opérations menées par son groupement du 2 au 12 et du 17 au 22 janvier 1950.

Le 5 janvier a conduit personnellement des patrouilles audacieuses et permis de prendre le contact des troupes nationalistes du général chinois Vu-Hong-Khanh.

A été ainsi le principal artisan de la reddition de ces troupes.
Le 19 janvier 1950 à la tête de son goum, est monté à l'assaut du blockhaus B 11, interdisant l'accès du village de Ban-Chat (Tonkin).

Par son exemple, a su galvaniser son unité et permis la réussite d'une manœuvre qui a amené la prise du village.

Mérite d'être cité en exemple aux jeunes générations d'officiers. »

Telle est la citation accompagnant la nomination de Jean Montoussé au grade d'officier dans l'ordre national de la Légion d'honneur. Elle couronne une carrière et illustre parfaitement les qualités exceptionnelles dont Jean Montoussé n'a cessé de faire preuve tout au long de sa vie de soldat. Il fut, en effet, un guerrier, un meneur d'hommes et un exemple.

Né le 27 septembre 1904, Jean Montoussé s'engage en 1924 au 2^e régiment de hussards. Rapidement brigadier, puis maréchal des logis, il se rengage successivement au 9^e spahis, puis au 4^e spahis à Sfax. A partir de 1929 il servira aux goums marocains pour le reste de sa carrière : 17^e goum à Bou Anane ; 28^e goum à Erfoud, en 1931 ; 21^e goum à Rissani, en 1937, poste où il avait laissé un souvenir vivace ; 133^e goum à Goulmima, en 1939 ; ensuite aux méhallas chérifiennes dans la période de transition qui suit l'armistice de juin 1940. Sous-lieutenant à titre temporaire depuis 1940, il participe à la campagne d'Italie au 8^e Tabor du 4^e G.T.M., puis à la campagne d'Allemagne avec le grade de lieute-

nant. Fin 1945, il commande le 80° goum. De retour au Maroc, il commande successivement les 80° et 79° goums à Nkheila où il succède à Pierre de Rochefort qui lui vouait depuis leur rencontre en 1944 aux environs de Cassino, une amitié fidèle et admirative.

En 1948, il est volontaire pour l'Indochine et participe aux opérations du Tonkin de fin 1948 à septembre 1950 avec le 8° Tabor. Après son séjour en Extrême-Orient, il prend le commandement du 2° makhzen mobile d'El Borouj.

Au Maroc, il avait commencé à se distinguer pendant les opérations de pacification du Taffilalet et de l'Atlas central de 1931 à 1933. Ses brillantes qualités militaires lui avaient valu quatre citations, respectivement à l'ordre de la brigade de la division, de l'armée et du corps d'armée, à l'occasion des engagements d'El Haroun, de ksar El Mecissi, du djebel Baddou et d'Arhbalou n'Kerdous où il fut gravement blessé. Il était au Sarhro, chef de peloton d'un goum mixte, le jour où Bournazel fut tué. Il reçut la médaille militaire à titre exceptionnel.

C'est encore à titre exceptionnel qu'il fut fait chevalier de la Légion d'honneur après les campagnes d'Italie et d'Allemagne où il avait reçu une citation à l'ordre de la brigade et une à l'ordre de l'armée. Les opérations d'Indochine devaient lui valoir deux autres citations, à l'ordre de la division et du corps d'armée.

Jean Montoussé était également officier du Ouissam alaouite, officier de l'ordre du Mérite civil des Sip Hoc Chau (Tonkin), titulaire du Mérite militaire chérifien et de la Médaille espagnole de la Paix.

En d'autres temps, nul doute que sa bravoure, son coup d'œil manœuvrier, son ascendant sur la troupe ne lui auraient permis de finir maréchal d'Empire.

Ceux qui l'ont connu, chefs, camarades, subordonnés n'oublient pas la figure attachante et virile du « Baron », impressionnés par son caractère entier et intraitable, associé à un sens du devoir et de la discipline hors du commun, comme par ses qualités de chef et son extraordinaire bravoure au feu. Il avait sur les goumiers un ascendant indiscuté et ceux qui avaient servi sous ses ordres disaient : « Certes, il est dur et exigeant, mais il est droit ».

Droit, il l'était aussi bien dans son attitude physique que dans son comportement moral. Ennemi de la « cravate » et du mensonge, des faux-semblants et de toute démagogie, il était direct, parfois même abrupt, aussi bien avec ses chefs, quand c'était nécessaire — ce qui lui avait valu quelques algarades tout au long de sa carrière — qu'avec ceux de ses subordonnés qui avaient démerité.

Rendu à la vie civile en 1952, il s'était marié après son retour en France et s'était retiré dans le pittoresque village du Comminges dont il était originaire, se ressentant davantage ces dernières années de sa vieille blessure du Maroc, une balle dans la région lombaire qui n'avait jamais pu être extraite, mais conservant néanmoins son attitude très droite, sa prestance et la volonté de faire front.

Il est mort le 17 juin, brutalement, sans signes annonciateurs, genre de mort enviable, mais qui n'en reste pas moins la plus pénible des épreuves pour son épouse et pour ses enfants, auxquels la Koumia présente ses condoléances affectueuses et l'expression de sa très vive sympathie.

P. BRASSENS.



Né le 27 septembre 1904, Jean Montoussé est engagé en 1924 au 2^e régiment de hussards. Rapidement brigadier, il est affecté au 8^e régiment de hussards, puis au 2^e régiment de hussards. A partir de 1928 il sert au 17^e goum à Anara ; au 21^e goum à Rissani, en 1937, poste où il avait laissé un souvenir vivant ; 13^e goum à Goulmim, en 1939 ; ensuite aux méharistes chrétiens dans la période de transition qui suit l'armistice de juin 1940. Sous-lieutenant à titre temporaire depuis 1940, il participe à la campagne d'Italie au 8^e Tabor du G.T.M., puis à la campagne d'Allemagne avec le grade de lieutenant.

ARTICLES DIVERS

Souvenirs d'un officier de la Mission
militaire française au Maroc

— Suite et fin —

(Cf. bulletin n° 101, page 57)

Après un mois passé à Arles à organiser le bataillon Canavy — « en Arles où sont les Alysamps —, on reçut l'ordre de rejoindre le régiment du colonel Poeymirau qui avait été durement éprouvé pendant les combats de Champagne, en particulier à Mesnil-les-Hurlus, à Minel disaient les tirailleurs qui ont une manière à part de déformer les noms français, comme les travailleurs marocains de déformer le nom des rues de la banlieue parisienne. (« Rue de Senoussi », me disait l'autre jour, l'un d'eux qui habite rue Arsène-Housaye à Gennevilliers.)

On rejoignit le régiment au mois de mars. Il était au repos dans des villages en lisière de la forêt de Villers-Cotterêts. Petite déception en arrivant. On avait formé à Arles un beau bataillon. Poeymirau voulut, avec raison, reconstituer d'abord les deux bataillons de son régiment fort amoindris par les combats de Champagne. Pour cela il fallut disloquer le bataillon nouvellement arrivé. Je dus couper ma compagnie en deux : chaque moitié devant s'amalgamer avec ce qui restait de deux compagnies de l'ancien bataillon. Une moitié demeurait avec moi pour constituer la 2^e compagnie du 1^{er} bataillon. Ce qui fut pénible, pour moi comme pour eux, ce fut de désigner ceux qui devaient nous quitter pour passer à l'autre compagnie.

Cela sera compris de tous ceux qui ne considèrent pas les soldats comme des numéros matricules et qui savent combien les soldats indigènes s'attachent vite à leur escouade, à leur section, à leur compagnie. Les larmes, dans la nuit, au pont de Tamalous, en Algérie, où la compagnie de tirailleurs algériens, venant de Constantine, se disloquait pour six mois en trois détachements allant à Djidjelli, El Milia et Collo...

J'ajouterai aussi l'attachement des soldats marocains à leur capitaine.

En rejoignant le régiment, j'eus la joie d'y retrouver beaucoup de mes anciens soldats de Fès. Le tendre vers des Chleuh :

« Joie dans la bergerie,

« Toutes les égarees sont rentrées pour la nuit. »

Mais tous n'étaient plus là. Beaucoup tombés déjà, dans les combats sous Meaux, à Chaudun, lors de la « Brimir l'attaque », la première attaque comme ils disent.

Petite chambre de ce village dont j'ai oublié le nom en lisière de la forêt de Villers-Cotterêts, où font irruption quelques-uns de mes anciens, apprenant que

j'ai rejoint. A la lueur d'un grand feu de bois, car c'était l'hiver, j'ai sorti de ma cantine les objets du culte : une théière de Fès, deux charmantes tasses à thé couleur d'arc-en-ciel, un minuscule brûle-parfums. Dieu sait par quel miracle ces objets fragiles ont pu tenir le coup dans leur petite boîte. Mais Dieu sait aussi combien ils étaient précieux ! C'était du ravitaillement en atmosphère marocaine, de l'air du pays, qu'on ne sortait qu'aux grandes occasions. Les ingrédients ne manquaient pas : thé, menthe séchée, envoyés régulièrement par des amies dévouées de France et du Maroc.

La joie de se retrouver dans cette tempête. Les récits qu'ils me font de leurs premiers combats. Ils me disent les morts, le rude Si Mohamed, un raïs du Sous, le petit cavalier Boujema, des galopades nocturnes à travers les jardins d'Ain Khemis, pour arriver à Fès, chez Mellier, avant la fermeture des portes.

Ainsi toutes les rencontres de la guerre étaient attristées d'abord par l'évocation des morts, l'optimisme reprenait vite le dessus. On se remettait à chanter, à danser en battant des mains, à raconter des histoires. J'en ai un plein carnet datant de ce temps-là. Le carnet noir est fatigué : bien souvent fourré à la hâte, et pour cause, dans la poche ou dans la sacoche... ses feuillets s'en vont, comme sa couverture.

Ce jour-là, j'y ai écrit, en caractères arabes, cette formule que m'a dite Larbi le Mizmizi aux petits yeux qui riaient toujours, dans une bonne figure de paysan de chez nous :

« Si la tête reste, la chachiya ne fait pas défaut », c'est-à-dire : tant qu'on n'est pas mort, tout va bien. Vraie philosophie de soldat en guerre.

Lhaoussin le Guedmioui a fait ce récit impayable de leur passage à Bordeaux, où ils avaient débarqué. Il y avait foule autour de leurs petites tentes. Distraction et réconfort pour les réfugiés venus sauver la France à Bordeaux (déjà...) que le spectacle de ces soldats venus d'Afrique combattre pour la France. — « Il y avait, dit Lhaoussin, des demoiselles qui nous regardaient. L'une disait : ils ont des dents. L'autre disait : ils ont des yeux. Une autre disait encore : ils ont des mains, ils ont des pieds... Alors, moi qui comprends le français (je l'avais emmené avec moi en France lors de mon départ pour l'Orient), moi j'ai dit : Mais oui, Mademoiselle, nous ne sommes pas des chameaux. »

Le fou rire, au récit de cette scène mimée ! C'était tellement vécu. On imaginait si bien ces femmes s'extasiant à la vue de quelques beaux mâles. « Voyez donc, ma chère, ces beaux yeux et ces dents, et ces mains... » Et la réplique du petit tirailleur.

On resta quelque temps au repos dans cette région. Puis, à Lépine, près de Châlons. Le rythme fut toujours le même pour les tirailleurs marocains : le coup dur, puis le repos pour les survivants.

On alla ensuite en Argonne, qu'ils appellent en arabe : « El Rhaba », la forêt. Là, on fit encore une sorte de guerre de mouvement, avec des tranchées hâtivement creusées et vite quittées, presque au contact de l'ennemi. C'est en Argonne, au Carrefour des Trois-Jurés, que fut blessé et évacué notre colonel Poeymirau. Ce devait être au début de mai, car, au lendemain de ce départ du colonel, nous étions brusquement envoyés sur le front d'Arras où il y avait un coup à donner, un trou à boucher, par suite de l'offensive manquée du 9 mai 1915.

Là encore, ce fut dur, les mois de mai et juin dans le secteur d'Arras, en particulier devant Angres et au Bois Carré. Le commandant Canavy, notre chef de bataillon, y trouva la mort le 16 juin.

Plutôt que des récits de combats qui manqueraient d'intérêt, je préfère, une fois encore, dire de petits faits de notre vie. C'est ici le lieu de rappeler les rapports entre les Marocains et les paysans de Champagne. Ceux-ci étaient d'abord dans la terreur de l'arrivée de ces « nouers » (noirs), comme ils disaient. Mais cela ne durait pas longtemps. Nos hommes savaient vite se rendre utiles, avec gentillesse, et on regretta leur départ. Dieu sait comme ils sont loquaces, naïvement avantageux, fiers d'ailleurs, et ce qu'ils pouvaient raconter aux gens.

Voici, par exemple, ce dialogue entendu dans une maison où nous avions notre popote ; nous prenions nos repas dans une pièce et, dans la pièce à côté, les popotiers cuisinaient tout en bavardant avec l'habitant. — Alors, comme ça, disait un homme, vous êtes mahométans ? — Oui, Monsieur. — Alors, comme

ça, disait une paysanne, vous avez chacun quatre femmes ? — Mais, oui, Madame, répondait le tirailleur, comme s'il eût été scandaleux d'en douter. — Tu vois, disait l'homme à sa femme, c'est des gars... »

J'ai dit que j'avais rencontré Barrès à Constantinople. Sachant que j'étais au front avec les Marocains dont je lui avais tant parlé, il me fit demander ce qu'il pourrait faire pour eux. Je rassemblai la compagnie dans une clairière de la forêt d'Argonne. « Un grand taleb (un lettré) français, que j'ai rencontré à Stamboul et à qui j'ai parlé de vous, demande ce qu'il peut faire pour vous. » — En ce temps-là, les soldats marocains étaient comblés de lainages, chandails, cache-nez, passe-montagne qu'ils mettaient parfois les uns par-dessus les autres. Madame Lyautey nous envoyait de ces djellabas grises rayées, tissées au Maroc, si seyantes et peu voyantes, qui donnaient la silhouette inoubliable du tirailleur marocain de cette époque. Que pouvaient-ils donc désirer ?

— **Brhina Iguenbri.** Nous voulons des mandolines;

Et le 22 avril 1915, je recevais cette lettre de Maurice Barrès :

« Cher Monsieur, aujourd'hui même partent à votre adresse les mandolines et guitares que vos vaillants tirailleurs marocains désiraient. Voulez-vous, en les leur donnant, leur dire l'amitié et l'admiration d'un Français pour eux. Je vous renouvelle, mon capitaine, l'expression de mon bien cordial dévouement. Laissez-moi vous dire mon enthousiasme pour des chefs tels que vous. »

C'est ainsi que mes tirailleurs reçurent deux caisses de guenbris.

Je revois une grange, à Lépine, où dansait le petit Aomar, un Soussi presque noir — **Quid tum si fuscus Amyntas.** Un silence presque religieux dans cette grange où un enfant du Sous dansait avec une grâce ravissante, en s'accompagnant de son guenbri qu'il semblait tenir à peine au bout de ses bras tendus. Et tout le monde, sous le charme, villageois et soldats.

Et voici un souvenir du carrefour des Trois-Jurés, dans la forêt d'Argonne. Un jour, on demanda des volontaires pour un coup de main. Il n'en manqua pas. J'allai accompagner ceux de ma compagnie à l'abri du colonel, près duquel ils devaient se rassembler. Je n'étais pas enchanté du tout de donner mes meilleurs soldats pour ce coup de main. En reviendraient-ils ? Je ne dormis guère, inquiet sur leur sort. Au tout petit jour, ils rentrèrent au complet. J'étais si heureux de les retrouver que je sortis encore une fois les « objets du culte ». Sur le gazon de la forêt que le printemps étoilait de muguet, ce fut un joli réveil marocain. Un à un, les dormeurs, sortant de leurs abris, s'approchaient de ce cercle où on buvait du thé, à l'odeur du bois parfumé. Chacun voulait toucher de ses lèvres les petites tasses de Moulay Idris.

Un coup de tonnerre troubla la fête, début d'un bombardement, et chacun rentra sous terre. C'est lors de ce bombardement que fut blessé le colonel Poeymirau, à son poste de commandement. Il n'y eut aucune perte à la compagnie, alors qu'il y en eut dans les unités voisines dont nous étions séparés par une simple laie forestière. Les soldats y virent, bien entendu, la baraka de Moulay Idris. Il ne faut jamais protester contre ce qui semble merveilleux ; il faut même l'encourager, si cela doit augmenter la confiance.

Si Moulay Idris était le palladium des gens de Fès, Moulay Brahim était celui des gens du Dyr de Marrakech, et Sidi Ahmed Ou Moussa celui des gens du Sous. Les soldats en guerre font des vœux. Ils promettaient aux saints de leur pays de leur envoyer tant et tant, s'ils se tiraient de la bagarre. Il m'arrivait de me joindre à mes soldats dans ces vœux. Je garde précieusement une « obligation » écrite sur la baraka de Moulay Brahim, en témoignage d'un de ces vœux.

Je veux relater maintenant — une fois n'est pas coutume et ce ne sera pas long — mon dernier combat sur le front d'Arras. Le 16 juin 1915, le régiment reçut l'ordre d'enlever une position. Midi était l'heure H à laquelle nous devions sauter hors des tranchées.

Un peu avant, le commandant Canavy rassembla à son abri les officiers du bataillon, ordonna qu'on détruisit tout papier intéressant, donna ses instructions pour l'attaque et pour la progression jusqu'à tel objectif. A l'un d'entre nous, Le Boetté, qui demandait des instructions supplémentaires pour la suite, il répondit avec un peu de nervosité qu'on allât d'abord jusque-là : lui, toujours si calme, je notai cette réaction. — Un quart d'heure après midi, le bataillon occupait la

première ligne ennemie. Il y avait de nombreux morts et blessés ; le commandant Canavy était parmi les morts...

A midi dix, je me trouvais dans un trou d'obus, la cuisse traversée, bien placé pour apprendre la longueur du jour au solstice de juin, car tout le terrain entre la tranchée de départ et la ligne enlevée à l'ennemi était balayé par ses mitrailleuses pour gêner la progression des renforts. Il fallait donc attendre la nuit pour ramper en arrière jusqu'à un poste de secours. Je n'étais pas seul dans mon trou d'obus ; un tirailleur de ma compagnie, Brahim, un petit Glaoui, s'y abritait avec moi. Quand nous eûmes arrangé réciproquement nos pansements — ce bienheureux pansement individuel porté sous la veste dont j'ai usé quelques-uns — que faire dans un trou d'obus, en attendant la nuit, alors que l'on est au jour le plus long de l'année ?

Voudra-t-on me croire si je dis que je demandai au petit Glaoui s'il connaissait des chansons ? Il en savait bien, en effet. J'en ai recueilli, depuis trente ans, dans les lieux les plus divers. Ce trou d'obus est certainement le lieu le plus inattendu.

Là, devait se terminer ma guerre en France avec les tirailleurs marocains. Certains trouveront que c'est peu.

On dira aussi que ces souvenirs ne ressemblent que de loin à des mémoires de guerre. On a les souvenirs qu'on peut, et je n'ai que ceux-là. Un carnet que j'ai conservé est pourtant assez éloquent : sur ses pages défraîchies étaient notés les noms de chacun de mes hommes, avec tout ce que je savais, d'eux de particulier, leur spécialité, des signes parfois compréhensibles pour moi seul... Mais le signe du bout de la ligne était souvent malheureusement assez clair : tué, blessé, disparu.

Après un séjour à l'hôpital du Mans, je vins en convalescence à Paris. J'allais rejoindre le régiment quand je rencontrai le général Lyautey dans un couloir de l'hôtel du Quai d'Orsay où j'étais descendu et où le général avait ses bureaux dans une aile de l'hôtel.

— Que faites-vous ici ? — Blessé, convalescence. — Je vous emmène au Maroc. — Non, mon général.

Fureur du patron. — Vous n'avez pas le droit de me refuser. J'ai besoin d'officiers pour tenir le Maroc. Tous ceux de vos camarades restés là-bas « hurlent » après moi pour venir au front. Vous devez venir avec moi.

Je me laissai tenter par le grand magicien. Il fit demi-tour dans le couloir et m'entraîna dans ses bureaux où, séance tenante, on demanda mon affectation au Service des Renseignements du Maroc. Je n'avais demandé qu'une chose comme faveur : être envoyé chez les Chleuh. Ce fut à Marrakech, sous les ordres du colonel de Lamothe.

Un souvenir encore presque incroyable du temps où je logeais à cet hôtel du Quai d'Orsay. Je traversais, un jour, les Tuileries pour aller déjeuner à Vincennes chez une amie, Madame R... morte peu après, qui, elle aussi, avait comblé mes tirailleurs. Dans ce jardin, j'eus la stupéfaction d'être accosté par un de mes tirailleurs algériens, Rahali, de ma section, de mon « clan », du temps où j'étais lieutenant au 3^e Tirailleurs. « Que fais-tu ici ? — Je te cherche, mon lieutenant. — Tu es fou ! » Il avait une grande capote couverte de boue — finis les boléros de Charleroi — sur laquelle était épinglée une croix de guerre. On n'en abusait pas encore en ce temps-là, surtout pour un simple tirailleur. Cela ne m'étonnait pas de mon Rahali de Bougie, de Collo et autres lieux, le bon soldat que j'avais eu avec moi des années — c'était comme cela à cette époque — et que je n'avais pas vu depuis 1911.

« Que fais-tu ici ? — Je viens réclamer au ministre de la Guerre parce qu'on a nommé Un Tel caporal et que c'était mon tour. — Mais tu as quitté ton régiment. Tu es déserteur. — Moi, déserteur ? Alors que j'ai attendu, pour venir ici, qu'on remontât du front et qu'on fût au repos. »

J'avais, à ce moment, auprès de lui, un brigadier français d'artillerie qui était en train d'écrire, sous la dictée de Rahali, sa réclamation au ministre de la Guerre. Je donnai un mot à l'artilleur et lui dis de conduire mon Rahali à la Place

de Paris, en ajoutant que je m'y rendrais moi-même dans l'après-midi. Après ce déjeuner à Vincennes où je rencontrai Lucas, la mâchoire inférieure fracassée, je retrouvai mon homme à la Place où j'eus affaire, heureusement, à un officier compréhensif. On renvoya Rahali à son corps. Son colonel était mon ancien chef de bataillon, le colonel de Gouvello, à qui j'exposai la chose, le connaissant assez pour être sûr que mon Rahali ne serait pas fusillé.

Et maintenant que vogue la galère !...

La petite barque qui était la compagnie auxiliaire marocaine, dès le lendemain de la révolte de Fès, est devenue le grand navire, le régiment de tirailleurs marocains couvert de gloire qu'on ne peut nommer sans évoquer le souvenir de son premier chef, le colonel Poemyrau, à qui on eût souhaité une place plus grande à l'Exposition Lyautey, aux Invalides.

Le 15 distribution et paiement du ...

Le 16 départ pour Fentoumouch en passant par le Kef. A Adlard nous ren-

Note: Il faudrait, en marge de ces souvenirs de 1915 et pour en expliquer quelques-uns, lire les lettres que le maréchal Lyautey écrivait au ministre de la Guerre en cette même année 1915 : état d'esprit des cadres restés au Maroc et se rogeant de ne pas prendre part à la guerre de France ; danger de la propagande allemande, avec son centre en Espagne et dans la zone espagnole...

Voici, par exemple, une lettre de Lyautey au ministre de la Guerre, en date du 11 juin 1915 :

« Si les tirailleurs marocains, partis à l'effectif de cinq bataillons, ont été d'une bravoure incomparable et ont mérité tous les éloges, ils n'ont pas cessé d'être employés en première ligne. Ils l'ont payé très cher. Ils ont été réduits, je crois, à un moment donné, à deux bataillons, puis reconstitués grâce aux renforts que nous avons envoyés sans relâche. Je crois qu'il y aurait un sérieux intérêt politique à les ménager. Qu'on songe à l'effort qu'ont présenté la constitution et le recrutement de ces 10.000 hommes, commencés le lendemain des émeutes de Fès, qu'on n'a d'abord employés ici qu'avec une extrême circonspection, et dont le Gouvernement ne voulait pas au début de la guerre parce qu'il les suspectait. Ils ont dépassé toutes les espérances. Mais ici, chez les indigènes, on commence à savoir qu'il en reste très peu. Et de là à dire qu'on les a sacrifiés et envoyés à la boucherie, il n'y a qu'un pas... »

Colonel JUSTINARD.

FIN

Mon séjour au Maroc

— Suite —

(Cf. bulletin n° 101, page 61)

Le samedi 1^{er} novembre (repos). Il est une obligation pour moi : c'est d'aller au cimetière saluer ces pauvres soldats qui n'ont pas eu la chance de revoir leur pays et qui dorment ici leur dernier sommeil. Moi n'ai-je pas mon frère Joseph qui lui aussi dort son dernier sommeil sur la terre du Maroc ? A quel endroit ? Je ne peux pas le savoir. Tout ce que je sais c'est que c'est au combat d'Almis des Marmouchas, en 1922, qu'il a été tué. Pour demander à Dieu qu'il dorme en Paix, c'est une prière du fond du cœur que je fais. Le 2, jour des morts, visite au cimetière avec tous les camarades. Le 3, tir au mousqueton. Ça ne va pas très bien, je suis

enrhumé. L'après-midi corvée de pierre à chaux aux environs de Ghezzouane. Je commence à avoir la fièvre, à l'arrivée je vais me coucher. Le toubib vient me voir et m'annonce un peu de palu et un commencement de bronchite. Les 4, 5, 6, 7, 8, et 9 je garde la chambre et je ne m'en fais pas. Le 10 surveillance des travaux de labour, car nous avons entrepris de faire de la culture. Pour le transport du fumier à dos de mulets et dans des sacs, car il n'existe pas de voiture dans ce pays, comme charrue c'est beau une charrue en bois. La charrue arabe ! Enfin ça va. Nous avons trouvé du blé et nous en semons ainsi que de l'orge. Le 11 fête de l'armistice : revue, prise d'armes, remise de décorations, apéritif d'honneur, l'après-midi, concours de tir. Nous apprenons que le djich signalé est rentré sans avoir opéré. Le 12 sécurité aux Gherregs des Aït Saïd. Arrivée du commandant Suffron qui reprend le commandement du cercle. Le 13 sécurité. Départ du commandant et retour du docteur de Beni Tadjit.

Le 15 distribution et paiement du prêt ; à vrai dire ça ne va pas : lenteur, hésitation ou mauvaise volonté...

Le 16 départ pour Fertoumach en passant par le Kert. A Abiard nous rencontrons la 1^{re} section et le groupe franc qui reviennent de tournée de cinq jours. En arrivant à Fertoumach, je suis un peu fatigué et il fait chaud. Le soir diffa chez les civils et liaison avec le génie et le bataillon du 3^e R.T.M. La nuit est froide et le 17 au matin il y a de la gelée. Nous partons en direction de l'oued Asefti. Liaison avec la Fezza de Gourrama lieutenant Galinier, ensuite c'est la marche à travers la montagne. Nous trouvons une jolie source. Les tirailleurs marocains commencent à trainer. Les goumiers marchent toujours. Nous passons à Missent. J'achète des œufs pour me rafraîchir. C'est le djebel Bourr avec ses escarpements qu'il faut franchir. Et enfin nous arrivons aux Zaouia Othman, le ksar Aït Bech. Maintenant je reconnais le pays et alors nous en mettons un coup pour arriver à El-Bourr. L'étape a été longue et en terrain très accidenté. Le soir nous mangeons le tajin et le couscous pour passer ensuite une bonne nuit dans la paille de maïs. Le 18 départ pour Talsint en passant par Tlatiment. Le début de la marche se fait en suivant l'oued Besri, ensuite à travers la montagne boisée et sur des rochers véritables glaciés. Les mulets tombent et il fait chaud. C'est là qu'il faut raidir les jarrets. Enfin nous arrivons à Tlatiment situé en pleine montagne, pas de culture, des moutons et des chèvres. Beaucoup de sources. Je passe en flanc-garde il faut rejoindre l'oued Tsili mais ce n'est pas facile, par moment il faut même faire demi-tour. Les rochers sont infranchissables. Ensuite nous suivons l'oued jusqu'au Tizigaouine où le lieutenant Bernard nous attend avec son groupe franc. Les tirailleurs ont plus d'une heure de retard. La faim et la soif me rendent de mauvaise humeur. Quand nous avons bien mangé et bien bu, je me sens plus courageux et plus gai que jamais. C'est le départ et nous fonçons à belle allure sur Ghezzouane et ensuite Talsint. Les camarades nous attendent nous sommes contents de nous revoir ; les tirailleurs sont fatigués et sont loin derrière. Aussi c'est plus de 50 km de faits aujourd'hui. Pour moi bonne tournée sans fatigue. Jusqu'au 24, travaux intérieurs et corvée de bois. Le 24, arrivée du colonel commandant le territoire et commandant de cercle. Revue. Le 25, manœuvre aux Aït Yacoub. Ça ne va pas très bien parmi l'encadrement !... Cependant les goumiers manœuvrent admirablement bien. Le 27, exercice avec ma section aux environs du djebel Taforalat. Le 28, sécurité aux khenegs des Aït Saïd pour l'arrivée d'un malade venant de Beni Tadjit, encore une victime de l'amour. Ici les moyens de transport sont de campagne : à dos de mulet sur un cacolet. Pendant que nous sommes en sécurité nous en profitons pour faire la corvée de bois. Le soir la pluie tombe en abondance, toute la nuit même chose. Le 29 au matin c'est la neige qui fait son apparition à 9 heures. La neige à tout recouvert d'un bon manteau blanc et ça tombe toujours. Impossible de sortir. Il ne fait pas très froid et puis j'ai un bon feu dans ma chambre. Le 30, sans changement, obligé de rester enfermé. Un épais brouillard nous tient dans l'obscurité toute la journée. On ne voit même pas à dix mètres du mur d'enceinte. Le mois se termine sans amélioration morale. Pour moi je ne m'en fais jamais et je suis en bonne santé maintenant.

12

Décembre débute par un moment très peu intéressant : la neige, la pluie. Le vent est froid. L'eau tombe dans les chambres. Le bois manque pour faire du

feu. Alors pour comble de malheur : cette rumeur de mécontentement va sans cesse grandissant parmi le cadre. Il n'y a aucune confiance entre les officiers et les sous-officiers. La distribution et le paiement du prêt se font dans le calme. Le 3, nous faisons les corvées de bois. Le 4, nous reprenons l'instruction.

Le 7, nous partons pour « Tradit », pour un dimanche nous faisons une belle promenade. Vers 3 heures de l'après-midi la pluie tombe en rafales et nous n'avons que difficilement dans ce terrain détrempé. A 4 heures nous sommes contraints d'arrêter et de trouver un emplacement pour camper. La pluie tombe toujours et le vent est froid. Les hommes ne peuvent plus avancer avec les nails, nous enfonçons jusqu'à la cheville dans la boue. Le convoi de ravitaillement s'échelonne sur deux kilomètres. Pour passer la nuit nous avons choisi un petit mamelon rocheux. La pluie cesse, mais pour faire du feu et préparer à manger c'est difficile. J'ai un peu de fièvre et je me couche de bonne heure. Le 8 je suis d'aplomb pour faire les cinquante-cinq kilomètres. Le matin un épais brouillard pour traverser le Foug Senn. Arrivés à l'oued Glatt nous faisons la corvée d'eau pour casser la croûte dix kilomètres plus loin. Il fait beau et même chaud. Ensuite c'est marcher à travers un terrain plat et recouvert d'alfa. Nous arrivons à Tradit à 3 heures et demie (Tradit = un puits) une douzaine de tentes au sud est la montagne, à l'est Matarka, aucune culture, rien, c'est le désert. Les 9 et 10 c'est le « terbib », nous percevons les impôts et enfin nous sommes tranquilles. Les Aït Bouchaouen sont pauvres et vivent comme les nomades, se déplaçant sans cesse avec leurs troupeaux (leurs seules ressources). Ils ne sont pas travailleurs n'essayant de faire aucune culture. Aussi les goumiers en souffrent et nous de même. Car ailleurs nous avons l'habitude d'avoir le méchoui, le couscous, le tajin. Nous sommes obligés de vivre sur notre réserve. Le 11 nous repartons à 11 heures pour venir coucher à l'oued Glatt. Il fait un vent terrible, par contre nous avons de l'alfa en quantité et du bois, nous passons une bonne nuit. Le 12 nous partons à 7 heures pour l'oued Metlili. Nous traversons le Foug-Senn et nous faisons la corvée de bois à l'oued Metlili. A ce moment-là nous sommes survolés par un avion Latecoere. Nous allons camper à l'Aïn Mouchent. Vers 5 heures du soir un rekkas arrive porteur d'un pli nous prévenant que nous sommes attendus par un djich de deux cent vingt fusils Aït Hammou. Nous faisons la distribution de vivres et nous prenons nos dispositions pour la nuit en cas d'attaque. Nous plaçons onze petits postes et à la nuit tombante les feux sont éteints il fait un vent terrible. Les gradés français prennent le quart pour renforcer la surveillance. Le 13 à 8 heures nous levons le camp et nous changeons notre itinéraire pour rentrer à Talsint. Nous prenons des formations très diluées et enfin nous arrivons à Talsint à 3 heures de l'après-midi sans avoir été accrochés et sans trop de fatigue. A notre arrivée nous trouvons le groupe franc du 3^e R.T.M. à Talsint et le groupe franc du 6^e R.T.S. est en tournée du côté d'Atchana. Après deux jours de repos c'est le prêt et les distributions. Ensuite viennent les camions de ravitaillement. Tous les jours nous faisons la corvée de bois et enfin Noël arrive. Nous avons décidé de réveiller au poste des Seneg. C'est une bonne nuit qui débute par un bon repas bien arrosé de vins fins, champagne et liqueurs. Le mois se termine sans trop d'ennuis. Le sergent Cerez et le caporal Cretin ont été évacués sur l'hôpital de Midelt. Le 28, un sirocco d'une force inouïe se déchaîne sur la région. Arc-en-ciel, éclairs, tonnerre, nuages de poussière et de pierres, c'est impossible de tenir dehors, toutes les tôles des baraques s'envolent dans toutes les directions. Le 29 au soir nous sommes alertés, un djich de soixante-quinze fusils a été signalé dans les environs. Cela nous met un peu de froid dans les préparatifs de fête du 1^{er} janvier.

Nous attendons des ordres, et le 1^{er} de l'An, en nous préparant à le fêter galement.

(A suivre.)

Isidore LELONG.

Au pays des goumiers

(Suite)

(Cf. bulletin n° 101, page 63)

Première soirée de mulet, mais elle compta. Ma monture est une bête rétive qui n'a pas la moindre envie d'aller à El Aderj, mais bien davantage celle de rentrer aux Marmoucha. Tous les deux cents mètres, elle se retourne et veut repartir en sens inverse. Je suis en équilibre instable et très inquiète. Le guide à l'air complètement endormi, ne comprend pas le peu d'arabe que je sais, étant Chleuh et certainement jamais sorti de son bled. En plus, il est lui-même juché sur un brêle et ne semble pas du tout disposé à mettre pied à terre pour arrêter les fantaisies de ma monture. Je dois faire piètre figure... Mon bonhomme se contente de souffler des : « Chh... chh... » qui n'ont aucune influence sur l'humeur capricieuse du mulet marmouchi. Les coups de bâton impriment à son train-arrière des oscillations dangereuses pour ma stabilité.

Cependant, je note avec plaisir une sensible amélioration à la situation lorsque nous quittons la route pour nous engager sur une piste qui doit être un raccourci. Du moins, c'est ce que m'ont dit les enfants. A partir de ce moment, nous cheminons de nouveau entre des rochers et des précipices et il n'y a guère moyen, quand on s'est engagé là-dedans, de faire des fantaisies, à moins d'avoir envie de rouler au fond. Or, je ne crois pas mon mulet neurasthénique au point de vouloir se suicider et, ma foi, le voilà parti.

Si je n'avais pas les pieds enfilés dans les sacs en laine qui m'immobilisent les genoux et me donnent des crampes, je goûterais davantage le charme de ces montagnes sauvages et abruptes. A notre gauche arrière, le Tichchoukt est rose et violet des feux du couchant et je me retourne constamment pour voir les cimes changer de couleur. Le soleil tombe à l'autre bord du cirque, la crête se détache, sombre, sur ce rideau rouge. Bientôt, l'éclairage devient indirect et, quoique nous apercevions le poste d'El Aderj sur un piton chaque fois que nous remontons d'une vallée, je commence à craindre que nous n'arrivions pas avant la nuit chez le caïd Tahar auquel je veux demander l'hospitalité.

Je ne suis pas sûre non plus que mon guide soit très fixé sur la direction à prendre car, ayant débouché sur un terrain relativement plat, inculte bien entendu, parsemé de cailloux et de touffes de doum, où il n'y a plus trace de piste, même muletière, il me fait deux fois obliquer à droite. La nuit est venue rapidement, comme toujours en montagne, beaucoup plus rapidement encore que je le craignais.

Tout à coup, nous distinguons tant bien que mal un énorme talus sur lequel doivent être plantés des arbres. Il me semble même qu'il y a une maison là-haut. Mais pas la moindre lumière. Il faut chercher un endroit moins à pic pour faire monter les mulets qui ne sont tout de même pas des écureuils. Si on trouve cet endroit, ce sera quand même encore très escarpé et je ne me sens pas la moindre envie d'escalader cela. Arrivée sur la queue de l'animal par suite de cette effarante déclivité du terrain, je mets pied à terre.

Mauvaise idée ! Je suis raide, engourdie, et je ne fais pas cinquante mètres en tenant la bride,, j'enfonçe dans un trou. Un noir de four !... Il y a, certes, un ciel merveilleux et des milliers d'étoiles, — on a célébré dans tous les ouvrages sur le Maroc son ciel et ses étoiles, et j'admire comme on a déjà admiré —, mais la vérité m'oblige à dire que la lueur de ces dernières n'est pas suffisante pour distinguer un caillou d'un autre dans ce chaos et que, par conséquent, pour des gens qui ont perdu leur chemin et ne connaissent pas l'astronomie, elles ne sont d'aucune ressource.

Tirant les mulets qui, maintenant sans charge, se croient au pâturage et veulent brouter, nous faisons peut-être deux ou trois cents mètres dans cette obscurité. Nous devons approcher de maisons, encore très loin, car on voit des lumières s'allumer — et aussi, hélas ! s'éteindre...

On entend des chiens aboyer dans le lointain. Je prends le parti d'ap-peler comme le font les gens de la montagne. Je lance à plusieurs reprises

des cris qui veulent ressembler à ceux des bergers. Ce matin, on annonçait ainsi une mort de la terrasse voisine de celle de Saïd et, un quart d'heure plus tard, de toutes les crêtes des environs, des gens dévalaient. J'ai rencontré là le frère d'un moghazni de Casa, qui m'a chargée de donner de ses nouvelles.

En attendant, mes appels n'éveillent pas le moindre écho. Tout ce que je constate est que nos divagations nous ont amenés pas loin d'un oued qu'on entend rouler des cailloux, ce qui complique encore la situation. Les maisons, les chiens, les lumières sont de l'autre côté de l'eau et, malgré les invites de mon guide, je me refuse absolument à traverser cela sans y voir. Le terrain est rocheux, nous ne savons pas où se trouverait un gué, il doit y avoir des trous, on peut avoir de l'eau à mi-jambe, mais aussi à mi-cuisse soudainement.

Nez-à-nez avec le guide pour qu'il puisse distinguer mes mouvements, je lui parle par gestes. Enfin, il arrive à comprendre que je préfère dormir ici plutôt que m'aventurer davantage dans cet inconnu. Je ne regrette qu'une chose, c'est d'avoir poussé jusqu'à l'oued car nous allons être dévorés par les moustiques. Va-t-on même pouvoir s'asseoir? Nous n'avons pas la moindre corde pour entraver les mulets. A la rigueur, on s'arrangera avec les brides, mais je ne suis pas tranquille. S'ils profitaient d'un moment d'inattention de notre part, ou de notre sommeil pour repartir aux Marmoucha...

Mon bonhomme semble prendre une résolution énergique : il part seul à la recherche de quelque chose. J'attends, tirillée aux deux bras par nos deux montures qui, bien entendu, n'ont pas envie de brouter du même côté. Et que broutent-elles dans ces cailloux, je me le demande.

Mon type est parti, mais je ne suis pas le moins du monde contrariée ou furieuse. Je me suis embarquée dans une aventure vraie, ce serait un peu vexant qu'elle se termine comme si j'avais fait un tour dans la voiture aux chèvres aux Champs-Élysées. Philosophiquement, je tire à droite, je tire à gauche, pour ramener à moi les mulets. Je me détends les jambes, j'apprécie d'être debout en attendant de le trouver fatigant.

Et je n'aurais même pas l'occasion de m'impatienter car voici mon Marmouchi de retour avec un gamin et une lanterne. Heureusement, car, sans cette dernière, je n'aurais jamais réussi à me maintenir sur l'entaille creusée dans le rocher à pic qui domine l'oued et par laquelle nous gagnons un chemin à demi-immergé. On traverse sur de gros cailloux et nous arrivons enfin sur la terre ferme.

Mais là nous attend une femme — simple d'esprit, m'a-t-on dit par la suite — que les promesses de fadors royaux brandis sous ses yeux n'arrivent pas à séparer de sa lanterne. Elle la veut, elle la veut, il n'y a rien à faire ! Le gosse et la lampe tempête sont à elle, elle entend les récupérer à l'instant même.

La demeure du caïd Tahar est à un kilomètre, paraît-il, mais, outre le fait que les gens d'ici ont des notions très vagues des distances — il paraît qu'on les estime encore parfois en nombre de kesseras, ou boules de pain, nécessaires à un coureur pour se nourrir d'un point à un autre — je ne me sens pas le courage de recommencer à errer dans l'obscurité. Il nous faut un guide, absolument.

Notre conversation attire un homme qui accepte enfin de venir avec nous. On part. Cinquante mètres et, de nouveau, je trébuche. Je tiens pourtant debout, d'habitude... Mais quel terrain ! Les hommes veulent que je remonte sur mon mulet. Or, si ça foisonne de cailloux par terre, il n'y a pas le moindre rocher susceptible de me servir d'escabeau. Je ne sors pas de Saumur, je ne me sens pas de force, sans étrier, sans rien pour m'accrocher, à sauter légèrement sur le dos de l'animal. Je regarde — autant que faire se peut, la lanterne étant restée chez la mégère — le bât avec perplexité quand je me sens soulevée à bras le corps et hissée délicatement. Le guide n° 2 a droit à toute ma considération !

Enfin, après quelques rencontres avec des branches basses d'oliviers qui me râpent un peu la figure, nous atterrissons, sains et saufs, chez le caïd.

Tout le monde est déjà couché. Grand branle-bas de combat. On me fait entrer dans la pièce de réception. Le caïd arrive, ahuri que je fasse mon en-

trée chez lui sur un brûle alors qu'il aurait été si facile, me dit-il, de téléphoner de Tilmirat pour qu'il envoie sa voiture me chercher. Les enfants y avaient pensé pour moi, et nous avions essayé d'appeler El Aderj, mais le moghazni n'avait pas réussi à déclencher la sonnerie. Je n'avais d'ailleurs pas insisté, tentée par la chevauchée à dos de mulet et, toujours ! l'aventure !.

Ce caïd Tahar, que j'ai rencontré plusieurs fois à Ahermoumou l'année dernière, est un ex-officier de spahis, ancien élève de l'école militaire de Dar-el-Beïda, à Meknès. Il parle parfaitement le français. Il me reçoit avec la grandeur et la simplicité berbères. Nous parlons des enfants de l'orphelinat, de leur avenir, de son désir d'évolution saine et normale des gens de sa tribu. Il est net, clair, franc et sympathique.

A peine les trois verres de thé rituels sont-ils bus qu'arrive un tagine de pigeons aux olives, délicieux. Avant de venir me retrouver, il a pris le temps de donner ses ordres : il est à la fois le maître et la maîtresse de maison.

Je suis ravie de tout, du diner, des coussins sur lesquels je suis assise et qui me changent de la couverture rugueuse recouvrant le bât du mulet, de la causerie amicale qui s'est engagée. Je raconte au caïd comment je suis entrée en relations avec les Marocains et il me dit, comme tout le monde, que j'ai eu beaucoup de chance de ne pas avoir été volée par tous les soldats que j'ai reçus chez moi sans les connaître car, enfin, ils ne sont pas tous des saints...

Quant à moi, je persiste à estimer ne pas avoir eu une chance extraordinaire, mais je dis que la bonté et la fermeté sont quand même de nature à inspirer aux gens normaux la reconnaissance et le respect. Et puis, on a dit, une fois pour toute, que j'avais "la baraka" auprès des Marocains. J'arrête ici cette digression.

Après une nuit réparatrice, dont j'avais besoin, et une toilette dont j'avais encore plus besoin, je fais, le lundi matin, le tour d'El Aderj sous la protection d'un frère du caïd (sa famille directe comprend, paraît-il, quatre-vingt personnes), et je retourne voir l'endroit où j'ai franchi l'oued. Je me félicite à nouveau de ne pas m'être risquée à l'aveuglette sur le rocher qui surplombe le lit de la rivière, bien qu'il y ait, en réalité, peu d'eau. Mais des pierres !...

Ruisseaux, oliviers magnifiques, El Aderj me semble une oasis au milieu de ces montagnes brûlées, de ces cailloux. De petites chèvres noires font des galipettes, des enfants se lavent dans les séguias, des gens me disent bonjour, me reconnaissant pour m'avoir vue à l'orphelinat. Je dois refuser de boire le thé ici et là car la voiture va me conduire à Ahermoumou. Le caïd n'y va pas lui-même, mais le chauffeur est à ma disposition. On n'est pas plus grand seigneur !

Je libère les mulets et le guide marmouchi en récompensant ce dernier, et je prends congé après avoir admiré la magnifique cavalerie du maître de ces lieux. Des bêtes racées, fines et fortes, faites pour galoper fougueusement dans ce terrain fou.

Cinquante kilomètres que j'apprécie vivement, de ne pas faire à dos de mulet. La route est des plus sinueuses. C'est une piste, mais carrossable par beau temps. Toujours des montagnes. Le Bou Iblane se dresse à droite, dénudé, moins beau, à mon avis, qu'en hiver lorsqu'il est recouvert de neige bleutée ou rose selon les heures et les rayons du soleil.

(A suivre.)

Berthe-Agnès VANDAL.

Dans le haut Draa, juifs et chrétiens d'autrefois

— suite et fin —

(Cf. bulletin n° 101, page 73)

Chapitre V

LA RUINE DU PEUPLE JUIF

L'abomination de la désolation

Si les chrétiens attendent le retour glorieux du Christ, les juifs de Judée et des contrées voisines sont de plus en plus secoués par une exaltation messianique. Zélotes et sicaires mènent le jeu. Des troubles se produisent un peu partout, de plus en plus violents, jusqu'à la grande révolte de 66, suivie du siège et de la destruction de Jérusalem et du temple en 70, l'écrasement des derniers révoltés à Massada en avril 73, et la répression terrible qui fait de Jérusalem et de la Judée une terre interdite aux juifs.

Des troubles moins graves se produisent dans le même temps en Egypte et à Cyrène où l'on voit des bandes sicaires surgir puis disparaître, ce qui fait penser à des « rezzou », des coups de main venant du désert. On peut noter que la répression frappa au même titre les juifs et les chrétiens, ce qui fait penser qu'en Egypte ceux-ci étaient restés dans le cadre judéo-chrétien.

Après quarante ans de « paix romaine » relative, c'est en Egypte que le feu reprend en 115. Et ce n'est pas dans le Delta, mais dans la Haute-Egypte d'où les Egyptiens romanisés s'enfuient devant les hordes juives. A Alexandrie les Romains, maîtres de la situation, repoussent les hordes juives et en profitent pour massacrer les juifs citadins.

Le « royaume » juif de Cyrénaïque

C'est alors la Cyrénaïque qui s'embrace. Les juifs, conduits par un certain Lukua, s'emparent même de Cyrène, y créent un « royaume », et se livrent à des massacres atroces. Selon Dion Cassius ils auraient égorgé 220.000 victimes. Même en faisant la part de l'exagération on voit mal les quelque 10.000 juifs de Cyrène, (10.000 en comptant les femmes, les vieillards, les enfants et les impotents) œuvrer à pareille échelle. En revanche, on voit très bien les tribus sahariennes judaïsées s'abattant sur la ville peu défendue et se livrant à toutes les violences que les nomades savent exercer sur les sédentaires. Trajan doit envoyer le général Marcius Turbo avec de bonnes troupes. Les juifs adoptent alors la tactique de la terre brûlée et coupent les routes. Il n'est pas sans intérêt de noter que c'est la même tactique qu'adopteront contre les armées arabes, la Kahéna et les tribus Jeraoua judaïsées près de six cents ans plus tard !

Les juifs refoulés au désert

Enfin, après un série d'engagements sévères, Marcius Turbo bat Lukua et ses hordes, et les refoule au désert. Cyrène et la Cyrénaïque, y compris le Fezzan, sont remises en ordre par Hadrien et solidement fermées aux juifs du désert.

C'est là un événement essentiel. Car ces tribus juives du désert, ces deux branches juives partant du Fezzan pointées, l'une vers le Tchad et le golfe du Bénin, l'autre vers le Touat et le Dra vont être coupées du tronc, de Cyrène et de l'Egypte, donc de Jérusalem d'une part et de Rome de l'autre. Et on n'en entend plus parler, aucun historien n'en parle, ni chrétien, ni juif, ni romain, ni

grec. Il faudra attendre les Arabes pour qu'on en parle un peu, très peu, à part l'épisode de la Kahéna. Et en arrivant dans le Dra, dix-huit siècles plus tard, nous y avons trouvé des juifs, qui savaient que leurs aïeux avaient eu là un royaume, et nous y avons trouvé le souvenir d'une antique communauté chrétienne issue de ce royaume juif.

UNE HYPOTHESE

Nesrat 1946 un paysage biblique

Nous sommes devant la porte du qsar de Nesrat dans la palmeraie du Ktaoua, dans le Dra, assis à l'ombre sous un bouquet de palmiers. Un décor biblique est devant nous : au-dessus de la porte, ces lucarnes percées dans la muraille de briques crues sont celles de la « tamesrit », la salle commune, comme celle où Jésus célébrait la Pâques avec ses disciples, un certain jeudi.

Voici une femme vêtue d'une pièce d'étoffe bleue drapée à la grecque qui vient remplir sa jarre au puits. Est-ce la Samaritaine dont parle l'Evangile ? Et là-bas ce tas d'ordures, la décharge publique, est-ce la « mzebel » de Job ? Dans le jardin qui s'ouvre près de nous à l'ombre des oliviers, cette hutte de branchages, ce n'est pas celle qu'ont construite les juifs pour la fête des tabernacles, c'est une « taächchat », un abri pour les « rayan », les gardiens qui assurent la sécurité de la palmeraie. Et pour compléter le tableau, quelques « haratin » au teint foncé (non pas noir, mais khder, vert) déchargent des chameaux accroupis. Seraient-ce les chameaux de Madian ?

Le Draa, jadis

Maintenant fermons les yeux, reportons-nous en arrière, quelque temps avant l'ère chrétienne, et rouvrons les yeux : le qsar a disparu, les chameaux ont disparu, les palmiers ont disparu. Il reste, à l'ombre des oliviers, quelques hommes et quelques femmes au teint foncé vêtus de pagnes.

Le climat général est à peu près le même qu'à l'heure actuelle. Le micro-climat est un peu moins sec, grâce à la présence d'une végétation beaucoup plus abondante. En particulier les montagnes sont couvertes de forêts qui régularisent le ruissellement, et l'oued Draa a un cours presque permanent jusqu'au Mhammid, qui est une vaste plaine encore marécageuse en voie d'assèchement. C'est là, au Foum Tidri, que se trouve une agglomération de quelque importance, centre politique commercial et religieux. Car la population, négroïde, qui est concentrée dans la vallée est animiste. Elle est sédentaire.

Des nomades, qui ressemblent aux Peuhl actuels

Cependant, si vers le nord le pays est vide, peu accessible à cause des montagnes et des forêts, domaine des bêtes sauvages, dans les steppes de plus en plus désertiques qui s'étendent vers l'est, vers la Daoura, vivent quelques nomades qui poussent des troupeaux de bovidés et d'ovins. Ils ressemblent à ces nomades peuhl qui errent de nos jours dans le Sahel soudanais. Mais l'on rencontre de plus en plus souvent parmi eux des familles au teint clair. Des rapports commerciaux s'établissent. Parfois quelques nomades, las d'errer, viennent se fixer chez les sédentaires. Depuis des millénaires le processus est toujours le même :

La sédentarisation

— Parfois, une famille de nomades, ruinée, vient se mettre au service d'un clan sédentaire, comme bergers ou comme gardiens, ou comme soldats car le nomade a la réputation d'être plus apte à la guerre que le sédentaire.

Mais c'est précisément la guerre qui est le principal facteur de sédentarisation des nomades par groupes entiers. Le schéma est le suivant :

Deux clans sédentaires sont en guerre. L'un d'eux noue une alliance avec un clan nomade qui lui assure la victoire et qui devient son protecteur, en échange de la cession d'un territoire, où une partie du clan nomade se fixe et peu à peu se sédentarise. Après quelques générations, les anciens nomades sont devenus des sédentaires comme les autres. Ils ont le pouvoir politique dans le pays tant qu'une partie du clan reste nomade. Mais peu à peu les liens se relâchent et un jour, à leur tour, ils font appel à de nouveaux nomades et le cycle continue. Ces nouveaux sédentarisés se fondent dans la masse des Draoua, mais ils apportent avec eux des cultures nouvelles, des techniques nouvelles, des dialectes nouveaux, des coutumes. Ils apportent aussi leurs dieux.

Les chameliers

Peu à peu commencent à apparaître des groupes de nomades différents qui possèdent un animal encore inconnu, particulièrement adapté aux longs périple dans les zones désertiques : le chameau, qui leur permet de déborder beaucoup plus loin vers le sud. Leur aspect n'est pas le même : leur peau est plus blanche, ils ont des vêtements, des coutumes étrangères. Et ils ont un Dieu qui ne ressemble pas aux autres dieux. Ils disent que leurs aïeux venaient de très loin, là-bas du côté du soleil levant. Ce sont des juifs. En fait ce sont surtout des Berbères judaïsés mais ils se disent juifs, comme aujourd'hui le plus noir des « bidan » de Mauritanie se dit Arabe Maâquil. Et le processus de sédentarisation joue pour eux comme auparavant.

Mais chez eux la cohésion est beaucoup plus forte que dans les petits clans anarchiques de leurs prédécesseurs. Les sédentaires juifs conservent des liens solides avec les juifs restés nomades et, par leur intermédiaire, grâce aux possibilités de leurs chameaux, avec les autres communautés juives des oasis de l'est. Et de l'est, ils apportent des techniques nouvelles, en particulier en matière d'irrigation, une architecture nouvelle à base de briques crues et une plante nouvelle qui va transformer le pays : le palmier.

Le royaume juif du Draa

Rapidement ils s'imposent aux anciens habitants et deviennent les maîtres du Dra, et leur Dieu éclipse les autres dieux. Cette communauté juive, ce « royaume » juif indépendant isolé là-bas au bout du désert, connaît avec des nuances particulières les mêmes problèmes que les autres communautés juives. Les sectes, parfois hétérodoxes, se développent.

Les judéo-chrétiens

Il en est un, en particulier, qui prend une importance inquiétante, c'est celle de ce Nazaréen, « Yachouch », qui a été condamné et mis à mort à Jérusalem et dont les disciples prétendent qu'il est ressuscité et qu'il est le Messie. Il semble que ces « Nessara » attirent à eux beaucoup d'anciens Draoua. Les discussions s'aggravent, les rixes deviennent fréquentes, la situation devient tendue. Les juifs intrusants clament que les Nessara violent la Loi. Ceux-ci contestent les autorités religieuses et civiles.

La scission

Pour éviter des troubles plus graves, on décide une scission : les juifs conservent la Ternata et la Fezzouata, les Nessara s'installent aux Ktaoua. Le chef-lieu des juifs est Tamagrout, les Nessara construisent leur ksar : Nessarar. Mais il y a des affrontements inévitables entre les deux communautés.

La guerre

Un jour un rezzou des Nessara « cassé » un ksar juif, c'est-à-dire qu'il parvient à forcer l'entrée du ksar et à tuer quelques défenseurs pendant que les

femmes et les enfants s'enfuient dans la palmeraie. C'est un scénario classique que l'on connaissait bien encore il n'y a pas très longtemps.

Et c'est la guerre entre les deux communautés. On ne peut pas ne pas songer à cette guerre récente entre les Ait Isfoul et les Ait Ouahlim que l'arrivée des troupes françaises a fait cesser en 1932.

Après une série de combats aux fortunes diverses les Nessara sont chassés du Draa. Ils sont encore poursuivis par les tribus juives nomades. Leurs débris s'enfuient vers l'est.

La fin

Tous ne sont pas partis. Il y a une ultime révolte. Elle est réprimée. C'est fini. La communauté judéo-chrétienne du Draa a vécu.

Oui ! C'est du roman.

Mais il n'est pas impossible que l'Histoire se soit déroulée ainsi.

On ne le saura sans doute jamais. A moins que ce merveilleux hasard, qui a fait découvrir les papyrus d'Eléphantine ou les manuscrits de la mer Morte, ne vienne un jour apporter la réponse à nos questions.

Cahuzac-sur-Vère, août 1984.

Pierre AZAM.

Mes deux années au service du 58^e Goum

1^{er} Tabor — 2^e G.T.M.

— Suite —

(Cf. bulletin n° 101, page 84)

Juillet 1944 — Ma convalescence s'est très bien passée — Avec un immense plaisir je me rends compte que mon œil droit reprend forme — L'ophtalmologiste m'avait fait savoir que mon œil redeviendrait normal ainsi que la vision. Malgré mon scepticisme je commençais par prendre espoir. Ma vue, très troublée au début des soins, devenait de plus en plus claire.

Je pouvais continuer à servir mon Goum. Le sergent-chef Amédée Grandperret est nommé adjudant. Le capitaine Chapelard, commandant le Goum, me désigne pour le remplacer. Je ne puis refuser. Je me sens malheureux. Grandperret était un excellent chef comptable, je sais que je ne lui arrive pas à la cheville. Je ne me sens pas capable de remplir une telle fonction.

Etant jeune, j'ai toujours été en rébellion avec l'école. Je devais certainement souffrir de claustrophobie.

A Bastia, à partir du mois de mars la nature se réveille. Le soleil commence à chauffer. Le gazouillis des oiseaux me charmait beaucoup plus que toutes les leçons du maître. Le français ne m'intéressait pas. Le patois corse me suffisait. Conseils, sermons, corrections, etc. n'ont jamais réussi à me convaincre que l'école avait une quelconque utilité pour moi. Les coups de baguette du maître, les sévères corrections de mon père ne m'ont jamais empêché de continuer mes escapades. Le soleil et la mer m'attiraient, comme des aimants attirent la ferraille.

A onze ans, j'ai quitté l'école pour aller travailler dans un garage. Nouvel échec, je n'étais utilisé que pour des corvées. Je voulais apprendre le métier de mécanicien. Je n'en prenais pas le chemin. Découragé j'ai quitté le garage quelques mois après. Le patron était continental et nos relations ont toujours été tendues. Mes parents avaient une maisonnette sur les hauteurs de Bastia, à une cinquantaine de mètres d'un couvent de capucins. Souvent je me réfugiais dans cette église de Saint-Antoine. C'est au contact des pères et frères de ce couvent que j'ai commencé par comprendre que mon horizon était complètement bouché. Employé dans un bazar, je me bats avec mon patron. Menaces de renvoi. Il m'accorde un sursis. Ce nouveau patron était comme le précédent : continental. C'est moi qui l'ai remercié. Je lui avais dit : « Vous m'avez empoisonné le temps que je suis resté chez vous. »

Mon père, maître tailleur dans un grand magasin de Bastia, me fait employer par son patron, Charles Orega.

Rebelotte. — Que des corvées ! Nettoyage du magasin tous les matins à partir de 7 h 30. Des courses en ville. Là, non plus, je n'ai pas pris racine.

1933. — Je viens de franchir le cap des quinze ans.

Saint Antoine m'attirait de plus en plus. J'apprends à servir la messe. L'ambiance du couvent me plaît. Le père supérieur, un Corse, me prend en amitié. Me propose de devenir frère franciscain. Je suis très croyant. Je réponds au révérend père Guillaume, supérieur du couvent : oui. Je rentre au couvent, avec mes faibles moyens, je m'efforce de rendre des services. Jardinage, entretien et surtout des prières, matin, midi, soir — J'apprécie le calme. Ma petite cellule me plaît beaucoup — Le père supérieur me fait comprendre que je ne pouvais pas rester presque analphabète — Il me fait travailler le français, le latin, le grec, le calcul. Sa méthode et, surtout, sa patience me font un devoir de ne pas le décevoir. J'apprends les règles de grammaire, des récitation de La Fontaine. Un peu d'histoire ancienne, de la géographie. Je retiens peu, mais je lis beaucoup — lorsque en 1929, mon maître, M. Morachini, m'avait dit : « Mon petit, je ne peux pas te présenter au C.E.P. tu n'as jamais voulu travailler. Tu n'as aucune chance. Voilà où t'a mené l'école buissonnière et ta grande paresse. » J'entendais ces paroles et avec les quatre ans qui venaient de s'écouler, je les comprenais. Il était temps. Pourquoi m'a-t-il toujours parlé patois ? Pourquoi, puisque nous étions français, avant d'être corse, ne m'a-t-il pas obligé à parler français ? Il est préférable de ne pas chercher à comprendre.

1936. — Ma jeune sœur est très malade. Je suis très triste. Je pense à mes deux frères décédés au mois de septembre 1927. J'ai peur, je suis très angoissé. — Je réintègre le domicile. J'aide un peintre, domicilié dans notre immeuble. Le travail qui m'est demandé me plaît. Hélas ! mon patron a un penchant pour le bon vin corse. Il cesse d'exercer. Novembre 1936. — Je contracte un engagement de trois ans pour le 2° R.T.M. Pourquoi, brutalement cette décision de quitter l'île pour le Maroc ? Mystère, et, comme tous les mystères, il ne faut pas chercher à comprendre. Le 14 janvier 1937 j'embarque pour l'aventure, destination : Marrakech.

1944. — Je fais savoir au capitaine Chapelard que mon bagage pour assurer un service de chef comptable est trop léger. « Je suis là pour vous aider m'a-t-il répondu. Vous apprendrez. »

Grandperrret me passe les consignes. Je suis tellement surpris que je ne vérifie absolument rien. Je suis au pied du mur et je n'ai rien pour pouvoir le franchir.

Le 58° Goum bivouaque à proximité d'un gentil village : L'Ospedale. Je me bats avec la machine à écrire. — Il m'arrive de recommencer cinq ou six fois une correspondance. Je nage complètement avec les noms des gومiers, des douars, des caïds, j'ai dû commettre un nombre incalculable d'erreurs. Les Moha Ben, Moha Ben je ne sais quoi me faisaient dresser les cheveux — Bombardé chef comptable alors que je ne connais pas cinquante mots d'arabe.

Nous quittons l'Ospedale pour une destination inconnue. Nous nous installons dans une area. La mer est à quelques mètres nous nageons dans l'eau, mais surtout dans la joie. Il est question d'un débarquement en France. Finis

mes soucis de comptable. Je suis rentré dans le rang — Désigné chef du groupe mitrailleuses.

Nous embarquons sur un beau bateau canadien. La mer est belle et calme. Enfin nous allons revoir la France et en chasser ses occupants. Nous voyons les côtes françaises, nous débarquons du bateau. Le Goum est sur une barge de débarquement. Mon cœur bat la chamade. Nous sautons dans l'eau — Nous sommes sur le sol de la France. Je m'agenouille et je récite un « Ave Maria » — Nous sommes le 20 août 1944.

21 août 1944. — Le Goum embarque sur des G.M.C., nous débarquons aux environs d'Aubagne. Le temps est magnifique. Il est environ 14 heures, le contact est pris brutalement. Des obus de mortier tombent sur nous. J'installe mes deux mitrailleuses. Les arbres me cachent toute visibilité. Je m'avance pour repérer un meilleur emplacement. Une balle me traverse la main gauche, je sens une brûlure au pied droit. Je me suis allongé. Mes deux mitrailleurs se sont repliés.

Devant moi un groupe de trois Allemands. J'ai ma mitrailleuse à portée de la main. Elle est approvisionnée mais non chargée. Elle s'enraye fréquemment. Dois-je essayer de les abattre ? J'ai peur. Les Allemands m'aperçoivent, je vois ma dernière heure arrivée. Un des trois crie : « Terroriste, terroriste kaput. » Je me lève et je réponds : Nix terroriste, je suis soldat. Ma main gauche saigne. Que se passe-t-il ? Le plus enragé des trois me menaçait avec une grenade, je m'étais préparé à la recevoir. J'étais furieux contre moi-même. Je m'attends à être achevé. Que se passe-t-il, ils discutent entre eux. Que disent-ils ? Je ne comprends rien.

Est-ce ma main qui saigne qui les a touchés ? Je ne le saurai jamais. Je suis conduit chez leur officier. Il est trop jeune. Il me pose des questions. Il a dû se rendre compte que je ne pouvais lui fournir aucun renseignement susceptible de l'intéresser. Il s'entretient avec un sous-officier qui était près de lui. Celui-ci me fait signe de le suivre. Nous rentrons dans la ville. Soudain, déflagration d'obus, rafales d'armes automatiques. Je m'éloigne de mon gardien pour m'abriter. Celui-ci reste sur place. J'étais convaincu qu'il allait faire feu sur moi. Non, il ne réagit pas. Je m'éloigne de plus en plus, je suis hors de portée. J'allais tourner dans une rue, lorsque j'entends crier : « Haut les mains. » C'était des Français qui voulaient capturer un Allemand. Lorsqu'ils ont vu qui j'étais, leur joie a éclaté. Après avoir satisfait leur curiosité, le garçon le plus intelligent du groupe m'a proposé de me conduire à l'hôpital, sa gentillesse et sa générosité n'ont pas été récompensées, il s'est fait tuer le lendemain matin d'une rafale d'arme automatique, alors que tous deux nous revenions de l'hôpital. Dans cet établissement on me fait une piqûre antitétanique, on panse ma main et mon pied, seules les parties molles sont touchées et seule la plante du pied me fait un peu souffrir.

À l'hôpital je suis soigné par une religieuse. Je me promène dans la ville. Je passe la nuit dans l'appartement d'un jeune ménage. Le matin j'apprends que la ville est libérée. Avec le jeune homme de la veille je retourne à l'hôpital pour des points, en arrivant, dès l'entrée un triste spectacle se présente à moi : des blessés en grand nombre, parmi ceux-ci l'officier allemand de la veille allongé sur un brancard et le sous-officier qui m'avait laissé fuir. La religieuse en me voyant se précipite vers moi et me dit : « Attention vous n'avez pas le droit de vous venger sur ces hommes. » Je lui ai répondu : « Pourquoi voulez-vous que je me venge, ce sont des soldats, hier ils auraient pu me tuer. » Je regagne la ville, je vois des goumiers. J'apprends que mon commandant de goum a été tué la veille, ainsi que le lieutenant Huguette, et le sergent-chef Clenet. Je suis bouleversé, trois morts sur onze en quelques heures. Je suis porté disparu. Je pense au capitaine Chapelard, je l'avais vu la veille, toujours coiffé de son képi bleu horizon, j'apprends aussi qu'il a été tué d'une balle en plein front. Je suis conduit auprès du colonel, je lui fais connaître mes péripéties de la veille, on me croyait mort, mes goumiers en me revoyant me disent : « Enta andek el baraka ». Oui j'ai eu vraiment la baraka.

Examiné par le major du 1^{er} Tabor, je suis hospitalisé, un bateau américain nous transporte à Oran.

D'Oran, je suis envoyé en convalescence à la Maison du soldat à Rabat.

(A suivre.)

François-Pierre EZIO.

Le poste de Tarda

Après deux ans de commandement d'un bureau du Rif, je suis arrivé à Ksar-es-Souq le 26 avril 1930 et j'ai remplacé mon frère à Tarda le 1^{er} juillet 1930.

Dans cet intervalle, chaque soir pendant une heure, Roger, plus âgé que moi de trente-trois mois, me donnait ses consignes. C'était un vrai plaisir car nous nous sommes toujours entendus, non pas au quart de tour, mais instantanément, aucune incompréhension n'étant jamais intervenue entre nous.

A mon arrivée à Tarda, j'avais juste vingt minutes à passer avec lui. Roger me présente aux unités rassemblées comme leur nouveau chef : le goum, le maghzen et le détachement de vingt-six Sénégalais commandé par un sous-lieutenant. Nous faisons le tour du poste et il monte à cheval pour aller prendre un congé de six mois qu'il ne pouvait avoir mieux mérité.

Je raconterai in fine mon premier contact avec les Ait Ahmed ou Saïd.

Dans ma première soirée, j'ai assisté à un merveilleux spectacle. Les Ait Ahmed ou Saïd (mettons A.A. ou S.) lançaient sur le dos de leurs chevaux, sans selle ni bride, leurs enfants de cinq à huit ans. Ces loupiots talonnaient les chevaux pour les mettre au galop et appuyaient leurs menottes à gauche ou à droite sur les encolures pour les diriger vers l'abreuvoir de l'oued.

L'assiette de ces enfants m'étonnant, je pensais : « Voilà les meilleurs élèves de voltige au galop que j'aie jamais eus. » Et je les formais avec la cinquantaine d'autres enfants du poste.

La voltige y était aussi inconnue que dans mes tribus riffaines, aucun cirque n'étant jamais passé dans ces régions. Je consacrais mes dimanches à éduquer les moins de douze ans, étant toujours derrière eux, assis ou debout sur le cheval. Au-delà de douze ans, ils devenaient trop lourds pour que je sois certain d'éviter une chute ; mais leur taille devenait vite suffisante pour commencer les « à terre » et « à cheval », des deux côtés, les ciseaux et d'autres exercices.

Lorsque ces enfants possédaient parfaitement leur équilibre debout, au galop, je tenais la longe ; la rendais si l'enfant penchait vers l'extérieur ; le cheval se portait aussitôt vers la droite et l'équilibre était rétabli. Et l'inverse si l'enfant penchait vers l'intérieur.

N'étant jamais tombés, ils avaient en moi une entière confiance. Simples, naturels, spontanés comme ils le sont tous, nous ne nous séparions jamais sans qu'ils viennent m'embrasser, leurs deux bras autour de mon cou pour me serrer plus fort.

Quant aux parents, dès que leurs enfants devenaient des virtuoses, ce n'était que cris de joie des hommes, you-you stridents des femmes, des dimanches d'enchantement.

A dix ans, les A.A. ou S. commençaient à instruire leurs garçons au tir au fusil. A quatorze ans c'était une autre instruction que nous verrons plus loin.

Les femmes de cette fraction des Ait Hammoun : un port de reines, posées par la fierté d'avoir engendré les meilleurs guerriers du Maroc ; le prou-ver est facile. Pas question de frayer avec des femmes d'autres tribus. Obligation de prendre les premières l'eau au puits. D'où des combats de pierres, dangereuses dans leurs mains, avec les autres femmes du poste.

A l'heure du puits, toujours vers les 17 heures, cinq A.A. ou S. et cinq moghaznis des autres tribus étaient là, matraques en main, prêts à frapper leurs femmes si une querelle s'envenimait, pour les renvoyer dans leurs douars. Et elles ne venaient au puits que les dernières, mais avec quelle rogne !

La beauté des fillettes A.A. ou S. est supérieure à celle des autres filles berbères et plus elles sont belles, plus elles exigent de l'homme qu'elles épousent, vers l'âge de dix ans, une grande valeur guerrière. Cela contribue à entretenir la qualité guerrière de la tribu. Les femmes de l'Atlas ont cette même tradition.

Les rapports des A.A. ou S. avec les autres moghaznis et les gouiems ? Très bons et ils ne feront que grandir au baroud.

Je vous dois l'explication de la présence d'Aït Hammou à Tarda.

Un A.A. ou S. et un Aït Hammou d'une autre fraction aimaient la même jeune fille et voulaient l'épouser. L'A.A. ou S. a éliminé son concurrent, a enlevé la jeune fille heureuse d'appartenir au vainqueur et, avec tous les A.A. ou S., est venu demander à Roger une hospitalité qui leur a été accordée avec empressement. C'est ainsi qu'un jeune couple d'Aït Hammou a trouvé le bonheur à Tarda dont la garnison s'est accrue d'un groupe de guerriers de la plus grande valeur.

Les Djioch.

Quelques vérités, aussi sommaires que possible, sur la guérilla.

La doctrine russe a toujours eu comme but principal son extension au monde entier.

D'abord par la guerre révolutionnaire faite constamment en temps de paix dans tous les pays non occupés. Perfectionnée de façon continue depuis soixante-dix ans, elle est appliquée sous une forme particulière à chaque milieu social de chaque pays.

Vers 1960, le 5^e bureau ou bureau psychologique de l'Armée, avait acquis de telles connaissances des « techniques du moral » adverses, en Indochine et en Algérie, qu'il les neutralisait dès leur propagation. A chaque apparition d'une nouvelle forme de propagande, ce 5^e bureau transmettait dans toute l'Armée sa description et les procédés d'opposition.

Puis ce bureau était supprimé et ses archives, contenant toutes les connaissances permettant de lutter efficacement contre cette forme de guerre, étaient détruites. C'était un ordre qui devait être et a été exécuté.

Et depuis lors, nul chef d'Etat français ne s'est préoccupé de cette guerre permanente qui dissout les forces du pays et l'affaiblit par tous les moyens pour qu'il ne puisse plus résister à une attaque armée.

Il est peu probable qu'un chef d'Etat russe devienne assez fou pour prendre l'initiative d'une guerre thermonucléaire.

Nous devons donc nous préparer à des guérillas dotées des moyens les plus modernes de destruction des chars et de défense contre avions, conjuguées avec l'emploi des bombes atomiques tactiques, emploi très bien décrit depuis plus de vingt ans dans les règlements d'armes.

Avant de quitter ces considérations pour revenir à nos Aït Hammou, qu'il soit permis d'estimer, très respectueusement, que tous nos chefs d'Etat successifs ont le devoir de mettre au sommet de la hiérarchie de leurs attributions la valeur morale de l'Armée et de la rendre aussi puissante que possible :

- en imposant à l'enseignement de doter les élèves, sans interruption, de leur jeunesse jusqu'à l'âge du service militaire, d'un moral les préparant au type de guerre qui vient d'être décrit ;
- en donnant à toute la nation le sentiment que l'armée seule peut la préserver de la domination russe ;
- en apprenant ce qu'est la guerre révolutionnaire et comment la mettre en échec ;
- en rendant la préparation militaire plus précoce pour donner aux futurs militaires toute l'instruction de base de l'armée.

Les djouch étaient la forme de guérilla des dissidents du Maroc. Constatant les succès des Aït Hammou, les chefs de guerre des autres tribus dissidentes se sont mis à leur école...

Quels enseignements pouvons-nous en tirer pour nos guérillas futures ? Ils apparaissent dans les sous-titres.

La préparation la plus parfaite

Des observateurs (chouaf) partent seuls, dans une djellaba et avec une calotte qui les camoufle, un poignard sous la djellaba car il brille au soleil, des jumelles, deux guerbas (peaux de chèvres intérieurement goudronnées légèrement) l'une contenant de l'eau, l'autre des dattes comprimées, c'est tout. Pas de fusil qu'un avion distinguerait.

Ils vont de préférence loin de nos premières lignes, là où nous vivons en sécurité, dans deux buts :

- pendant huit à dix jours, connaître parfaitement la vie d'une garnison ;
- déterminer les meilleurs emplacements d'embuscades.

De retour, ils rendent compte à leur chef de guerre (qui est également chef de la tribu) de toutes leurs observations.

D'après l'importance des garnisons et le nombre d'embuscades à placer, ce chef fixe le nombre des exécutants.

Longue formation des hommes de guérilla

Dans l'exécution, une discipline de fer

Les Aït Hammou emmènent leurs fils en djich à quatorze ans, avec un fusil, mais sans cartouche ; ils ne tireront qu'après cette année où ils apprennent :

- à soutenir longtemps la course. Etonnante, course de ces présahariens, Le fusil est derrière la nuque ; les deux mains passent en arrière se poser sur lui. La tête et le fusil restent horizontaux, la course ne provient que d'une détente des reins. Voilà le secret de leur extraordinaire endurance ;
- couverts seulement d'une gandoura (légèreté et réduction de la transpiration), à rester parfois des heures sans bouger ; l'hiver, autour de 0°, bloquer la mâchoire sur la crosse du fusil pour ne pas claquer des dents ;
- à veiller une heure pendant que le reste du djich somnole. Un guerrier confirmé est près du jeune homme ; il le pince : « A ton tour de veiller ». Le jeune répond en pinçant l'ancien : « Compris ». L'ancien veille également pour contrôler le jeune.

Lorsque le veilleur entend venir l'adversaire, les pincements suivis de réponses se propagent à tous les djicheurs.

Les djouch appliquent le schéma de notre combat du 31 août 1930 : appât-piège, mais sous une forme tellement différente.

Les appâts. — Ils varient peu : une section d'infanterie supprimée, sauf l'homme qui donnera l'alerte, et les djicheurs s'échappent avec les fusils et cartouchières des tués dans la montagne proche où sont placées les embuscades. Ou bien un vol de troupeau. Ou la razzia d'une caravane entre Tarda et Ksar-es-Souq, un membre de la caravane est lâché pour nous alerter. Ou Skounti avait choisi, pour ce djich le 15 juillet 1932 sachant que nous venions de passer deux nuits sans dormir et en buvant passablement. Et pourtant les embuscades des Aït Aïssa Izem ont été toutes déjouées et c'est à l'état de cadavres que les 20 djicheurs sont rentrés en tribu. Plus aucun djich n'a opéré ensuite dans notre région.

Dans ces appâts, tout est réglé méticuleusement selon les indications des observateurs.

Le piège : est fixé par le terrain. L'idéal pour un chef de djich : trois proéminences, 15 djicheurs derrière chacune. Les poursuivants passent entre B et C qui ne tirent pas. Quand ils sont à 10 mètres, ou 12 au maximum de A, le chef

de ce groupe crie « rra » (le r de la langue) : salve des 15 fusils immédiatement suivie de feu à volonté. Les poursuivants se replient sur B qui les reçoit comme A ; ceux qui restent veulent se regrouper en C, même réception. Chaque groupe de 15 tire dans l'intervalle des deux autres. 45 djicheurs peuvent ainsi mettre un bataillon en déroute.

S'il n'y a que deux pitons A et B, opération identique ; deux groupes de 15 peuvent dominer une compagnie. Armement et munitions des tués sont emportés en dissidence.

Un djicheur qui fait manquer une opération n'est pas tué car on ne tue jamais un guerrier ; mais il reçoit une sanction qui lui interdit de renouveler sa faute.

Aucun djicheur ne fume : il tousse le matin.

Une prise de commandement d'Aït Hammou

Le 1^{er} juillet 1930, Roger quitte donc Tarda et se dirige vers Paris. Dès que je suis seul, je dois répondre à l'invitation du chef des A.A. ou S. Si Roger ne m'avait pas prévenu, j'aurais éprouvé quelque surprise. Le chef m'emmène dans le douar des moghaznis mariés et me met au centre d'une vingtaine de ses guerriers. Une flûte et des tambourins commencent aussitôt à jouer et les hommes à danser ne jonglant avec leurs fusils. Le cercle s'éloigne et se rapproche. Quand il est à deux mètres de moi, un guerrier fait un bond de chat en élevant son fusil, retombe à mes pieds un genou en terre et, accompagné par les you-you des femmes, tire un coup de fusil en regardant à terre, l'extrémité de son fusil à 3 ou 4 centimètres de ma figure. Cet hommage est fait successivement par la vingtaine des autres guerriers pendant que je conserve une voluptueuse impassibilité. J'aurais certes préféré avoir fait auparavant une courte répétition. Les balles qui sifflent sous mon nez sont réelles, des cartouches à blanc n'existent pas dans le poste.

Ensuite, j'entre dans la pièce où habite le chef et je partage un repas avec lui et cinq de ses meilleurs guerriers.

C'est la première fois que je vois des Aït Hammou dont j'entends sans cesse parler depuis deux mois ; vous devinez avec quel intérêt je les examine.

Hommes, femmes, enfants, je ne crois pas possible d'unir comme ils le font la finesse, la beauté et la sauvegarde ! Ce sont bien de grands seigneurs du baroud, leur seule passion. La majesté des femmes est impressionnante ; à tout âge, elles semblent faites de feu et d'intrépidité ; leurs bijoux conviennent le mieux à leur allure farouche ; leur démarche a une souplesse féline, prête à l'attaque.

Au combat du 31 août, le chef A.A. ou Saïd a été constamment près de moi, mais, sur mon ordre, pas à moins de quatre mètres ; il me désignait les Aït Hammou en tête de tous les assaillants.

Dans le corps à corps sur la position de repli, lui et Mazouzi, chaouch des moghaznis de Ksar-es-Souq, protégeaient continuellement mes arrières. Je n'avais donc à m'occuper que de ce qui était devant moi et sur mes côtés. Pendant tout ce combat, les six officiers ont soutenu un acharnement que tous leurs hommes ont imité.

L'orgueil est le trait dominant du caractère Aït Hammou.

Même des enfants : ils voulaient tous être les meilleurs voltigeurs du poste et ils le devenaient.

Leurs pères ? Au combat de Tarda, ils ont certes assouvi leur vengeance d'une fraction rivale. Mais surtout, voyant l'aristocratie guerrière des Aït Hammou dissidente décimée, ils devenaient eux, les A.A. ou S., hommes, femmes et enfants les uniques survivants de cette aristocratie, les derniers grands seigneurs du baroud = leur orgueil atteignait son apogée.

Et nous, anciens des confins algéro-marocains, ne sommes-nous pas aussi un peu Aït Hammou ? Nous sommes d'abord liés par notre amour pour Giraud,

notre chef. Mais aussi, unis intimement à une équipe de volontaires ayant compris Bournazel, grand seigneur de la guerre lui aussi.

Tournemire qui, recevant la salve de djicheurs embusqués, n'a pas été pétrifié comme beaucoup ou semi-fou, ou courant se mettre derrière le premier abri, mais a chargé, entraînant un groupe de goumiers, a tué le djicheur qui le visait, a eu un doigt et la tempe marqués par une balle, a culbuté et supprimé ce djich : cas unique.

Brincklé, au premier assaut du Bou Gafer, sa section de Légion détruite, a escaladé seul les rochers (un légionnaire ne recule pas) pour se faire tuer à deux pas du sommet ; si loin qu'il était impossible d'aller en une nuit chercher son corps.

Fouré : des états de services fulgurants et toute sa retraite exclusivement consacrée aux criminels incarcérés ou sortis de prison. Je le vois encore chez moi, à quatre-vingt-trois ans donc près de sa fin, marchant, droit comme un I, de son pas de légionnaire.

J'arrête, que les autres m'excusent, ils sont trop nombreux.

Oui, ne sommes-nous pas, non par orgueil, mais par fierté, de la race des Aït Hammou ?

Cette fierté s'étend bien au-delà des confins ; elle englobe tous les officiers des A.I. — Tous frères puisque fils spirituels de Lyautey dont nous avons reçu nos deux missions : de guerriers, pour imposer la paix au peuple marocain, et d'administrateurs, pour lui donner le plus grand bien-être.

J'évoque dans les pages qui précèdent et qui suivent mes meilleurs souvenirs de ces deux missions. Chacun de vous possède de semblables souvenirs acquis en adaptant notre unité d'action à des tribus d'une grande diversité.

Nous nous sommes tous passionnés à accomplir nos deux missions et c'est ainsi que nous avons fait bénéficier le Maroc de la colonisation de très loin la plus noble, la plus parfaite réalisée dans le monde.

Notre réputation provient du genre unique de cette colonisation. J'ai eu la joie d'admirer une remarquable preuve de l'estime générale que l'on nous porte ; cette estime justifie notre fierté.

Passion à accomplir nos missions : fierté pleinement justifiée : joie. Je définis ainsi les officiers des A.I. du Maroc ; ces termes constituent le ciment qui nous unit tous.

Le jugement que ce combat mérite est à la fin de mon dernier texte. Mais on peut dire dès maintenant que le 31 août 1930 les dissidents ont été aussi forts en attaque que nous l'avons été en défense.

Colonel Jean BOULET-DESBAREAU.

Souvenirs d'un sous-officier de Goum du temps de la pacification du Maroc

Les goums marocains ont vécu une merveilleuse aventure et une dramatique odyssée.

Depuis sa parution, *La Koumia* s'est attachée à relater leurs exploits et récemment, le colonel Saulay, dans un remarquable ouvrage, a fait magistralement la synthèse de leur histoire.

Je n'ai pas d'éléments nouveaux à apporter à cette vaste fresque, tant elle est complète. Je me bornerai à évoquer les souvenirs de ma vie de sous-officier, du temps de la pacification du Maroc, terminée en 1934.

De cette époque lointaine, nous sommes peu de survivants car les camarades qui avaient vingt-cinq ans, lors de la guerre du Riff, en 1925-1926, ont aujourd'hui quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-six ans. C'est dire que la plupart d'entre eux peuplent les cimetières militaires et civils.

C'est à l'intention des camarades qui n'ont pas connu les goums de cette époque et des descendants des anciens, disparus, que mon propos s'adresse afin qu'à la lumière des souvenirs que je vais évoquer ils puissent se faire une idée de la vie de ces unités, sans nulle autre pareille.

En effet, les goums d'alors avaient une originalité qui les différençait des troupes régulières stationnées au Maroc. La simplicité de leur articulation (trois sections de fantassins et un peloton de cavalerie ou deux sections de fantassins et deux pelotons de cavalerie), leur autonomie, leur indépendance, leur mobilité, en faisaient un outil adapté aux besoins du commandement pour les missions d'avant-garde des groupes mobiles, de soutien des partisans et de protection des tribus soumises.

En échange d'un certain laxisme à l'égard des cadres subalternes du goup, le commandant du goup exigeait beaucoup de ses subordonnés.

La responsabilité du sergent de goup, chef d'une section de 36 goumiers, était autre que celle d'un sergent de tirailleurs, chef d'un groupe de 12 soldats. Egalement, l'adjutant du goup jouait un rôle primordial car, implicitement, il commandait le goup, sauf en opération. En effet, le commandant du goup, absorbé par ses lourdes tâches de chef du poste ou de chef de bureau des Affaires indigènes : action politique, administration des tribus, travaux d'intérêt public, chikaïas etc., n'avait pas le temps matériel de se consacrer au commandement du goup comme pourrait le faire un capitaine de compagnie de tirailleurs vis-à-vis de son unité.

Par ailleurs, la structure interne du goup était très éloignée de celle des troupes régulières.

Les goumiers, originaires le plus souvent de la tribu où stationnait le goup ou de tribus réputées guerrières, s'engageaient pour un an ou deux ans. Ils touchaient une solde mensuelle (130 francs en 1930) et se nourrissaient par leurs propres moyens (pas d'ordinaire). Ils avaient la faculté de vivre en famille à l'intérieur du casernement, le douar des mariés était séparé de celui des célibataires. Les cavaliers s'engageaient avec leur monture personnelle, seuls, l'habillement (djellaba, gandourah, burnous, seroual, nails à semelles de vieux pneus) et l'armement leur était fourni.

Les sanctions, le plus souvent, étaient pécuniaires, retenues sur la solde et décidées par l'adjutant. La prison, en campagne, était le « tombeau ». (Le prisonnier couché sur le sol, sous sa toile de tente individuelle dressée.) Pour les fautes très graves, le goumier était exclu du goup, même en cours d'engagement.

De ce consensus particulier, trop brièvement exposé, en marge des règlements militaires en vigueur dans l'armée régulière, le sous-officier de goup, fier de son képi bleu-ciel et de son burnous bleu, se sentait supérieur à son collègue des tirailleurs marocains.

* * *

Souvenirs d'un sous-officier de Goup
du temps de la pacification du Maroc

En 1928, alors que j'étais au 2^e Goup à Azilal, capitaine de Latour, je fus muté au 25^e Goup à Ahermoumou, tribu des Beni Ouarine, région de Fès, cercle de Tahala. — Je quittais avec regret un chef prestigieux, devenu légendaire.

Le jour de l'ouverture de la piste, ma première étape fut Marrakech, après une journée entière pour parcourir 200 kilomètres dans un car C.T.M. bondé et surchargé.

Marrakech offrait au blédard l'occasion de se distraire et de dissiper ses économies. Les lieux de plaisir ne manquaient pas. Le « Café de Paris », le haut de la gamme, était fréquenté par les officiers et la bourgeoisie marrakchia.

Parmi les assidus, le colonel Dupas, le capitaine Albert, le capitaine Buterl ne manquaient, à leur arrivée, de faire jouer par l'orchestre, le refrain de leur régiment. La célèbre danseuse, Odette attirait les noctambules. Les sous-officiers préféraient le « Café de France » où les entraîneuses, venues de l'Europe centrale, se chargeaient de mettre à plat la bourse des soupirants. Le quartier réservé de la Médina, proche de la place Djemaa-el-Fna, vibrante des cris des bateleurs, attirait les soldats de toutes armes. Une rue entière lui était consacrée. Les nombreuses filles, sur le pas de leur porte, interpellèrent bruyamment leurs clients.

Mais tout a une fin. Il fallait au petit matin prendre le car pour Casablanca. Le départ se faisait sur la place Djemaa-el-Fna où de nombreux cars étaient en partance. Une agitation extraordinaire y régnait. Paysans lourdement chargés, militaires en déplacement, femmes berbères engoncées dans leurs haïks, soukiers avec leur marchandises, se frayaient avec peine et brutalement un passage difficile dans cette foule hurlante, que la voix des rabatteurs des cars dominait.

Le voyage Marrakech-Casa se fit sans histoire. Arrêts fréquents, discussions interminables pour prendre place. Il en fut de même de Casa à Fès. Les attractions de cette ville, siège d'une très importante garnison militaire, étaient comparables à celles de Marrakech. Mais le temps pressait, il fallait rejoindre le 25^e Goum par le chemin de fer de la voie de 60, qui desservait Ahermoumou, après avoir desservi les forts de Verdun.

À mon arrivée, je me présentai au lieutenant Soulard, chef de bureau et commandant de goum. Il me mit entre les mains de l'adjudant-chef Ducolombier, dit « La Douce Colombe », que je devais remplacer quelques semaines après comme adjudant du goum.

L'adjudant-chef Ducolombier m'attendait, visiblement décidé à m'impressionner. Il y réussit parfaitement. Grand, mince, très cavalier, parlant l'arabe avec une grande aisance (il était pied-noir), il avait de l'allure.

Il me fit visiter les casernements, le douar des mariés. Le poste du goum, datant de 1923, était construit en « toub », briques de terre crue et de paille séchées au soleil, et couvert en tôle ondulée, entouré d'un réseau de barbelés. À cette époque, le goum percevait 10.000 francs pour les achats de portes, fenêtres, madriers, etc.

Le premier soir, selon la tradition, il y eut un dégagement en mon honneur, c'est-à-dire une beuverie, car au 25^e Goum on buvait sec. Nous étions cinq sous-officiers, avec moi. Mes camarades avaient un certain entraînement à ce genre d'exercice, dont le chef de file était l'adjudant-chef lui-même. C'était un buveur d'anisette et de mandarin. D'après ses camarades il en absorbait deux litres par jour. Il est mort à dix-sept ans de services.

La table de la popote était faite de plusieurs madriers de quatre mètres superposés, reposant sur des murettes de briques. À l'emplacement des convives, un trou était pratiqué pour y placer le gobelet de fer blanc. Ce dernier ne dépassait la table que de quelques centimètres, afin de pouvoir le saisir au commandement de l'adjudant-chef pour la cérémonie du cul sec. Auparavant, le popotier avait généreusement rempli les gobelets. Inutile de dire qu'après deux libations j'étais malade, tandis que mes camarades continuaient à boire et chanter.

Mais la surprise fut mon arrivée dans ce qui était ma chambre. — Planches et clous dans le mur en étaient l'ameublement. Le lit formé de quatre madriers entre lesquels était tendu du fil de fer et comme matelas, des sacs d'orge vides remplis de crin végétal. Dans un coin, à la lueur de la bougie, une vague forme féminine se tenait accroupie. C'était la compagne que l'adjudant-chef me destinait ex-femme d'un sous-officier muté car, d'après l'adjudant-chef, le sous-officier devait être « marié » pour éviter les complications possibles avec les femmes des goumiers mariés.

La méthode de commandement de l'adjudant-chef était énergique, rien ne lui échappait. Même s'il buvait beaucoup il n'y paraissait rien. Levé avant les autres, il inspectait les installations du goum, assistait au pansage des chevaux.

Au rassemblement, qu'il présidait pour définir les missions de la journée, sa voix était autoritaire et il était craint. Parfois il lançait son apostrophe favorite

en arabe : « Qui commande ici ? Moi et ensuite Dieu ». Un tel blasphème ne troublait pas les goumiers.

L'année précédente, de sa propre autorité, accompagné de vingt goumiers, il avait planté le drapeau français sur un piton, en pleine dissidence, au cœur de l'hiver, par temps de neige, non sans subir quelques pertes. Son insubordination lui valut quinze jours d'arrêts de rigueur et une citation à sa croix de guerre des T.O.E.

A part quelques tournées de police en tribu et l'occupation de deux tours de garde en montagne, le goum menait une vie sédentaire et confortable de goum de secteur. Nous avions porcs, basse-cour, jardin et le produit du braconnage ; sangliers, perdreaux, lièvres où deux goumiers étaient détachés.

En dehors du lieutenant Soulard, le goum fut commandé successivement par le capitaine Pélorgeas et le capitaine Fuzeau.

Mais la pacification du Maroc était encore loin d'être terminée. Selon les besoins du commandement certains goums, après avoir rempli leur mission là où ils étaient stationnés, dans une région devenue calme et soumise, devaient être remplacés par des unités régulières ou un contingent de moghaznis.

C'est ce qu'il advint au 25° Goum, en 1931.

Comme son nom l'indique en langue arabe (debout, être prêt) le goum, en moins de quarante-huit heures, ayant reçu l'ordre de faire mouvement, quitta Ahermoumou avec armes, bagages et les familles des goumiers, pour entreprendre un long périple qui devait le mener trois ans plus tard dans les confins algéromarocains.

Ayant jusqu'alors décrit succinctement l'organisation des goums et leur vie en poste, c'est leur vie en campagne que je vais évoquer maintenant, en suivant chronologiquement les faits tels qu'ils se sont présentés pour le 25° Goum jusqu'à son installation à Goulimine.

Transféré par voie ferrée de Fès à Marrakech, puis en camions jusqu'à Agdz des Mesquita, à 100 kilomètres au sud de Ouarzazat, dans la vallée supérieure du Draa, le 25° Goum s'y installa provisoirement en attendant d'être rejoint par le 20° Goum. Bivouaquant sur un piton dominant la palmeraie 3 goumiers et 2 chevaux moururent, victimes de la morsure de vipères à cornes, qui infestaient le lieu.

Le lieutenant Gauthier prit le commandement du goum ; c'était un vétéran de la guerre 1914-1918, cuirassier d'origine. Il fut vite apprécié.

La mission dévolue aux deux goums consistait à assurer la protection des 1.000 travailleurs construisant la piste reliant Agdz à Zagora, tout en occupant les abords de la palmeraie. Mission ingrate dans une région pauvre. De bivouac en bivouac, de piton en piton, sous un soleil de plomb en été, le goum mit une année pour atteindre Zagora, à 100 kilomètres d'Agdz. Les goumiers montagnards de l'Atlas souffraient et ne se rengageaient guère, d'autant plus qu'aucun combat ne venait donner de l'intérêt à notre servitude. La vie était chère, loin des centres de ravitaillement. Les travailleurs encadrés par des légionnaires, gagnaient 3 francs par jour, le prix d'un poulet étique, acheté dans les douars de la palmeraie.

Les travaux s'arrêtèrent à quelques kilomètres de Zagora. Un léger groupe mobile fut constitué pour occuper cette localité importante de la vallée du Draa, dont le 34° Goum.

L'occupation de Zagora se fit sans coup férir. Les autochtones ksouriens, cultivant de maigres champs et récoltant les dattes de leurs palmiers, n'avaient nulle envie de s'opposer à notre pénétration d'autant plus que la moitié de la population était composée de harratins, descendants d'esclaves noirs.

Le 34° goum s'installa à Zagora. Il devait par la suite participer aux opérations du Sarhro où son chef, le sous-lieutenant Sécirac, un ancien du 25° Goum, fut tué.

Le 20° Goum et le 25° Goum, dépassant Zagora, s'installèrent en bivouac dans l'immense plaine désertique séparant le Draa de la chaîne du Bani, à proximité du douar d'Aszejour, pour assurer la protection de la construction de la piste vers le sud. Une simple levée de terre protégeait le bivouac et les empla-

cements de combat, faite de pierres. Un vent violent, soulevant une épaisse poussière, soufflait les trois quarts du temps, à telle enseigne que l'on avait creusé des trous profonds, sous les tentes, pour s'en protéger. Le cuisinier nous servait autant de sable que de nourriture. L'eau que l'on allait quérir au puits du douar était magnésienne et provoquait des coliques nécessitant de nombreuses stations aux rudimentaires w.c. Il n'était pas question d'avoir du vin ; seule l'anisette coupée d'eau était la boisson des Européens.

Cette installation précaire inquiétait les deux commandants de goum car, d'après des renseignements fournis par nos informateurs, des groupes de dissidents nomades circulaient dans la région, razziant les troupeaux au pâturage.

Nos patrouilles montées ne pouvaient explorer suffisamment loin, faute d'eau pour abreuver les chevaux.

Craignant la surprise, le lieutenant Gauthier faisait chaque jour renforcer la murette de terre, que le vent attaquait sans cesse.

La surprise vint, vers minuit, par une nuit sans lune. Un fort parti de 70 fusils, composé de nomades Ait Khebach et Ait Atta du Sahara parvint à s'infiltrer jusqu'à 50 mètres du bivouac, la nature du terrain n'ayant pas permis l'installation de « sonnettes ».

Une fusillade nourrie réveilla le goum qui prit immédiatement sa position de combat. Mais, déjà, les fusils mitrailleurs placés aux angles du bivouac ripostèrent instantanément, stoppant l'assaut des dissidents. L'engagement dura deux heures sans que nous fussions débordés car la surprise n'avait pas joué. Les dissidents décrochèrent, laissant un tué à 7 mètres de la murette, ayant sans doute emporté les victimes du combat. Nos pertes avaient été minimales. Fait à relever, les femmes des cavaliers, pendant le baroud, avaient harnaché les chevaux de leurs maris, pensant à une poursuite possible. Au matin, les cavaliers des deux goums ratissèrent la palmeraie, sans résultat. Nous apprîmes, par la suite, que les dissidents étaient venus à chameaux, qu'ils avaient laissés à distance et les avaient utilisés pour gagner le large.

La piste étant construite jusqu'à Tagounit, au-delà du Bani, le 20^e Goum s'installa dans cette localité dont le lieutenant de Saint-Bon devint le chef de poste, le capitaine Spillmann étant chef de cercle à Zagora.

Il restait 45 km de piste à construire pour atteindre le M'Hammid. Le 25^e goum assura la sécurité et s'installa définitivement pour construire le poste du M'Hammid.

Le M'Hammid était la dernière palmeraie après le coude du Draa, là où son cours se perdait ; si bien que seuls des puits alimentaient en eau la région. La population, composée de Berbères, de harratins et de juifs y vivait chichement. Au-delà vers le sud, s'étendait une vaste plaine jusqu'à la hammada du Draa, zone de pâturage et de parcours pour les nomades qui se déplaçaient d'ouest en est, venant du Sahara occidental, en particulier pour les « reguibats » du Rio del Oro, qui venaient y razzier les troupeaux, jusqu'à la Saoura.

La mission du goum, aidé en cela par un peloton méhariste supplétif, constitué sur place, était d'intercepter les djiouchs circulant dans ce couloir en quête de razzia.

Dans cette région présaharienne où les horizons s'étendaient à perte de vue, où la poursuite était conditionnée par la présence des rares puits, où l'ennemi était partout et nulle part, se déplaçant à chameau, notre action était exaltante. Nous eûmes plusieurs accrochages avec des reguibats. Au cours d'une poursuite de huit jours nous leur reprîmes 200 chameaux sur les 400 qu'ils avaient raziés dans la Saoura, ce qui nous valut l'agraphe « Sahara » à notre médaille coloniale.

Ces reguibats, intrépides et endurants guerriers, avaient traversé au début de leur expédition la Hammada, du sud au nord, à pied, sur 300 kilomètres en quatre jours, avec une guerba d'eau et quelques kilos de dattes. Il faut le faire.

Par ailleurs, sous les ordres du lieutenant de Furst un détachement du 25^e Goum participa à la liaison M'Hammid-Taouz en traversant le massif du Kem-Kem particulièrement aride.

Le lieutenant Petit avait succédé au lieutenant Gauthier dès notre arrivée au M'Hammid. Frais émoulu du cours des A.I. il sut s'adapter rapidement à la « caïda » des goums et se faire estimer.

C'est sous son commandement que le 25^e Goum reçut l'ordre de rejoindre Tiznit où devait se former un groupe mobile, destiné à réduire la dernière dissidence du Maroc, dans le sud, au-delà de l'Anti-Atlas du Draa.

Il y avait 600 kilomètres à parcourir, à raison de trois jours de marche pour un jour de repos. Les cavaliers faisaient une heure à pied, une heure à cheval. Le ravitaillement se faisait tous les quatre jours par camions. Il fallut un mois pour atteindre Tiznit.

Le groupe mobile qui s'y rassemblait comptait 10.000 hommes : tirailleurs, spahis, légion, artillerie, supplétifs.

Dans un premier temps, il s'agissait d'occuper, à 20 kilomètres de Tiznit, le Tizi, col donnant l'accès sur Ifni. Le 25^e goum fut désigné pour cette opération.

Le lieutenant Lahoucine, du 2^e R.T.M. avait été adjoint au lieutenant Petit, en l'occurrence.

Le goum, en formation de combat, traversa la plaine facilement, en pleine nuit et aborda les premiers contreforts du djebel. Les pentes étaient couvertes de massifs d'euphorbes, plantes grasses en forme de saucisson, aux épines redoutables qui s'écrasaient sous nos pas. Or, ces euphorbes ouvertes dégageaient un liquide laiteux à effet lacrymogène qui faisait pleurer. Par ailleurs, les goumiers chaussés de nails découvertes et s'agrippant au terrain pour grimper, se blessaient cruellement dans l'obscurité avec les épines des euphorbes.

Au petit jour, l'élément de tête que je commandais s'arrêta à une centaine de mètres de la dépression que formait le col. Tout était calme. J'envoyai deux éclaireurs, en rampant, reconnaître le terrain. Le lieutenant Petit, accompagné du lieutenant Lahoucine survint pour examiner mon dispositif. A peine étaient-ils près de moi, accroupis pour m'indiquer une direction, que quelques coups de fusil partirent de la gauche du flanc du col, à moins de 50 mètres, et les deux officiers s'écroulèrent frappés à mort. Une seconde après, une fusillade importante éclatait, venant des abords du col.

Prenant le commandement du goum, je fis renforcer mon aile gauche par le peloton de cavaliers, à pied, et ordonnai à la section Jullion de progresser vers le col et de l'occuper. Mais les dissidents Aït Ba Amrane étaient nombreux et nous dominaient, ce qui empêchait, dans ce terrain bouleversé, une progression rapide.

Alerté par la fusillade, le capitaine de Latour, en tête des partisans du Tadla, fit une diversion qui obligea les Aït Ba Amrane à décrocher. Le goum, ainsi dégagé, prit rapidement possession du col et le nettoya des derniers tireurs. Nous avions eu sept tués et cinq blessés, en dehors des deux officiers.

Le capitaine de Latour me donna l'ordre de rassembler le goum et de rejoindre le groupe mobile. C'est le cœur serré que nous descendîmes du col, pensant à nos deux officiers tués. Le lieutenant Petit aimant le panache, comme le capitaine de Bournazel, n'avait pas voulu troquer son képi bleu contre un chèche, comme nous le faisons nous-mêmes, ce qui évitait d'attirer l'attention des dissidents sur les chefs.

Après l'occupation du plateau des Akhssas et de Bou Izakarn, le groupe mobile entra à Goulimine sans histoire, le baroud du Tizi n'ayant été qu'un baroud d'honneur.

Le capitaine du Boys prit alors le commandement du 25^e Goum qui s'installa à Goulimine.

Le capitaine Weygand, puis le capitaine Hutinel prirent successivement le commandement du goum, rattaché au cercle de Goulimine commandé par le capitaine de Latour, rattaché lui-même aux confins algéro-marocains, dont l'état-major était à Tiznit sous les ordres du colonel Trinquet.

Le goum construisit le poste. Goum de secteur, la pacification terminée, ses occupations devinrent sédentaires. Personnellement j'effectuais des relevés topo-

graphiques dans la région, ayant acquis des connaissances en la matière, lorsque j'étais enfant de troupe.

Nommé sous-lieutenant je fus mis à la disposition du cercle, capitaine de Latour, et je bouchais les trous, là où un officier des A.I. n'était pas disponible.

Ma carrière de sous-officier était terminée, j'avais trent-deux ans.

J'avais porté avec honneur et fierté la djellaba brune de mes goumiers, ces incomparables guerriers qui, neuf à dix ans plus tard, devaient se distinguer en Tunisie, en Italie, en France lors de la Seconde Guerre mondiale.

J'avais été sous les ordres de chefs remarquables, officiers des A.I. véritables entraîneurs d'hommes.

Comme eux, j'avais fait mienne cette pensée du maréchal Lyautey :

« L'homme ne vaut que par son degré d'enthousiasme et il ne fait rien sans une parcelle d'amour. »

Je ne veux pas en terminer sans évoquer quelques souvenirs typiques dont je fus témoin, comme officier, par la suite, lorsque par intérim j'avais le commandement d'un poste d'A.I. et de goum.

Alors que je remplaçais le lieutenant Dilberger à Tarhicht, 41° Goum, lui-même détaché à Fom el Hassan, je perdis la clef du coffre-fort du bureau. Je fis appel à la Légion qui m'envoya un spécialiste. Enfermé une heure dans le bureau, sans témoins, il parvint par ses manipulations à l'ouvrir.

Egalement, à Tarhicht, au cours d'une séance du tribunal coutumier, un plaignant, jeune berbère, demanda le divorce. Il assurait que sa jeune épouse n'était pas vierge, lors de son récent mariage.

M'adressant au plus vieux des douze membres de la djemaa par l'interprète, car il ne parlait que berbère, je lui demandai son verdict. Il se leva, prit dans sa choukara un morceau de ficelle et fit entrer l'accusée qui s'accroupit, très émue, devant tous ces hommes. Il écarta brutalement le voile qui cachait la tête de la jeune femme et, avec sa ficelle, il prit des mensurations diverses du cou et de la tête. Il déclara péremptoirement qu'elle n'était pas vierge lors du mariage célébré trois jours plus tôt.

Intrigué, j'offris le thé, chez moi, au vieux Berbère et à mon interprète, pour connaître ce qu'il avait fait et les raisons de son jugement. Il m'expliqua qu'il prenait d'abord le double de la circonférence du cou avec la ficelle elle-même doublée. Il pinçait cette ficelle là où la jonction des deux bouts se faisait et qui se transformait en boucle. Il faisait ensuite tenir la ficelle par la femme entre ses incisives et essayait de faire passer la boucle de la ficelle, qu'il tenait entre ses doigts, derrière la tête de la patiente en aplatissant ses cheveux. La boucle ayant pu franchir le sommet du crâne, il en avait déduit qu'elle n'était pas vierge depuis un certain temps, avant le mariage.

Ayant fait un rapport à la D.A.P. à ce sujet, le professeur Gauthier me répondit que cette coutume très ancienne, était connue chez les tribus berbères arrières, où l'islam ne s'était pas répandu très vite, en particulier, chez les Touareg. Dans la haute Antiquité, chez les Hittites et les Egyptiens, elle était pratiquée.

L'explication, d'après le professeur, était la suivante : lorsque la femme passe de l'état de vierge à celui de femme, sa glande thyroïde se développe, d'où augmentation du volume du cou avec le temps et modification des rapports précédemment énoncés.

Ayant rapporté ces faits à mes camarades, ces derniers ajoutèrent une ficelle à leur bagage.

Commandant Georges MAYER.

(Extrait du journal le Figaro du 24 juin 1986)

La culture marocaine dans un colloque à Taroudant

Malgré quelques absents, pour la première fois un dialogue a pu s'établir entre les pouvoirs publics, organisateurs de la rencontre, et l'intelligentsia marocaine.

C'est à Taroudant, ancienne cité entourée de remparts crénelés en pisé rose, entre Agadir et Marrakech, qui fut, sous la dynastie saadienne du XVI^e siècle, une capitale au rayonnement spirituel intense et le lieu de passage obligé des nomades du Sud, des poètes-musiciens de l'Atlas et des érudits du Nord, que vient de se dérouler, à l'initiative du roi Hassan II, le premier colloque sur la culture marocaine. Taroudant, sans doute choisie à dessein comme cadre de cet événement sans précédent pour la force du symbole qu'elle représente à la fois riche d'un patrimoine aux composantes multiples et ouverte aux échanges.

On aurait pu craindre que le côté officiel de la manifestation n'apporte quelque réserve dans les différentes prises de positions. Certes manquait la présence de certains invités de premier plan, parmi lesquels Tahar Ben Jelloun, Driss Chraïbi ou Fatima Mernoussi. Mais c'est tout de même la première fois qu'un débat s'établit — dans le cadre d'une année elle-même placée sous le signe de la culture — entre cent soixante-dix intellectuels arabisants ou francophones, réunis dans cinq commissions de travail (spécificité de la culture marocaine, problèmes de l'édition, arts du spectacle, arts plastiques, patrimoine) et les responsables politiques et administratifs de ce pays pour réfléchir aux questions posées par la culture marocaine.

C'est donc bien de l'amorce d'un dialogue qu'il s'agit ici entre les représentants de courants de pensée différents, conservateurs ou progressistes aux positions quelquefois opposées sur la place de la culture dans la société et dans ses rapports avec les institutions, sur les problèmes conjoncturels ou fondamentaux qui se posent (sur la multiplicité des langues utilisées : l'arabe classique est la langue officielle, mais on s'exprime dans la vie courante en arabe dialectal, en berbère ou en français), sur le rôle enfin de la culture dans le développement du pays et ses relations avec l'étranger.

Comment inventorier les acquis du patrimoine architectural ou spirituel en en préservant l'authenticité sans pour autant tomber dans la sclérose ou l'abâtardissement et permettre à partir du fond commun d'inventer en tenant compte des nouveaux moyens d'informations et d'échanges entre les idées et les peuples ? Comment résoudre le hiatus existant entre la vigueur incontestable de la culture marocaine des arts populaires, le désintérêt d'une bourgeoisie aisée qui investit dans l'immobilier plutôt que dans les secteurs culturels et la crise d'une intelligentsia qui, faute de structures adéquates (dans l'édition et les arts du spectacle par exemple), d'aides à la création et d'émulation intellectuelle (le théâtre stagne, la production cinématographique est mince), s'exporte souvent et peut manquer du souffle nécessaire à la mesure de ses potentialités créatrices ?

Comment répondre enfin à une demande de culture qui existe (en particulier dans l'audiovisuel rattaché au ministère de l'Information) et créer les conditions d'un marché de l'art rentable et de qualité ?

PAS DE CULTURE OFFICIELLE

Autant de questions parmi d'autres qui furent abordées à Taroudant, à l'issue du discours inaugural du ministre des Affaires culturelles, en poste depuis un an, M. Mohamed Benaïssa — libéral convaincu autant que soucieux d'innovation — qui

déclarait qu'« un Etat ne peut en aucun cas se substituer au génie créateur des individus ».

Evidence en réalité peu courante dans d'autres pays en voie de développement et signe d'une volonté de ne pas régenter ou guider les affaires culturelles. Le rôle de l'Etat consisterait en effet à « mettre en place les structures de base (centres culturels, musées...) se charger de la formation des cadres et des techniciens, financer des projets clairement conçus, devenir enfin l'instrument d'encouragement des investissements privés et des collectivités locales ». Ne pas officialiser la culture est apparemment donc dans les préoccupations du ministre dont les projets sont nombreux et éclectiques. Certains sont en voie de réalisation : une bibliothèque nationale à Rabat, dont la construction est prévue au début de l'année prochaine, la création d'un musée royal à Rabat, à Casablanca celui d'un musée des arts contemporains, différents instituts de formation (une école de musique, une autre de techniciens du cinéma), la création d'une Caisse de prévoyance (sorte de Sécurité sociale) pour les artistes. D'autres, comme la création d'un Beaubourg marocain à Casablanca, sont encore à l'étude et feront l'objet d'un rapport de travail rédigé par les différentes commissions de Taroudant, prochainement présenté au roi qui prendra la décision de commencer la réalisation de certains d'entre eux.

Cette réunion au sommet à Taroudant entre l'intelligentsia marocaine et les pouvoirs publics ne saurait passer inaperçue. Elle témoigne de part et d'autre d'une volonté de concertation et d'une prise de conscience du rôle que peut jouer à l'avenir la culture dans le développement national et dans les relations internationales.

Patricia BOYER de LATOUR.

Dr Louis LATILLADE

BIBLIOGRAPHIE

Henri DUPUCH

J'ETAIS MÉDECIN AU MAROC - 1942-1958

Editions France-Empire.

Les lecteurs de *La Koumia* connaissent bien le Dr Henri Dupuch et ses écrits, où la verve du carabin le dispute à la sensibilité du poète. Aujourd'hui, dans le livre que les éditions France-Empire viennent de publier : *J'étais médecin au Maroc*, il nous livre les secrets de sa carrière en même temps que les étapes d'une initiation à un métier nouveau, à une terre nouvelle et dont sentimentalement il ne se détachera plus.

Devenir il y a quarante ans l'un des responsables de la Santé publique dans un pays à la fois si proche et si lointain, c'est plonger brusquement dans une sorte de Moyen Age médical, faire face à ces épidémies de peste, de typhus, de paludisme qui ravagent des tribus entières et contre lesquelles on se trouve à peu près désarmé, puisque les grandes thérapeutiques qui nous paraissent si naturelles et si évidentes aujourd'hui n'existent pas ou en sont à leurs premiers balbutiements. Et ce n'est pas tout : ce médecin qui a appris à la Faculté de médecine générale, voilà que dans les postes perdus et isolés où on l'envoie il devra s'improviser chirurgien, accoucheur, pédiatre, ophtalmologiste, psychiatre, dermatologue, quoi encore ? Quelle leçon quand on considère la pratique d'aujourd'hui, divisée, compartimentée en secteurs de plus en plus étanches et étroits ! Dupuch, lui, va rencontrer non seulement des malades, mais des hommes et des femmes dont il devra comprendre la psychologie, respecter les croyances et les coutumes. Et, comme le dit Michel Jobert dans la préface qu'il a donnée à ce livre, « témoigner de cette vertu d'humilité qui est la première condition et la première exigence... »

Car il ne s'agit pas seulement d'une autobiographie comme on peut en lire beaucoup. Henri Dupuch ne se contente pas de raconter les mille aventures auxquelles il s'est trouvé mêlé. Il se transforme en sociologue, en philosophe, parfois même en mystique pour essayer de comprendre et de nous faire comprendre. Mais l'humour de ce fin Béarnais, lettré et cultivé, ne perd jamais ses droits pour autant. Quel homme-orchestre ! Voilà qu'il rédige en alexandrins son rapport annuel, ou encore une « supplique pour obtenir un dégrèvement ». Et il obtient ce qu'il demande, désarmant les autorités les plus pointilleuses...

Il ne faut pas oublier non plus qu'il est auteur dramatique : en témoigneront plus tard des pièces telles que « Le Béarnais », créée d'ailleurs à Rabat, ou plus récemment « Bernadotte ». Alors les anecdotes tantôt tragiques, tantôt comiques qui émaillent son livre se trouvent tout naturellement construites comme des scènes de théâtre et on les dévore avec un intérêt qui ne se dément pas.

Il y aura aussi, hélas ! les vrais drames : le retour dans la guerre en 1942, les événements qui ont suivi en 1953 la déposition du sultan. Ici, le médecin devra une fois de plus se dépasser lui-même et assumer de nouveaux périls, comme il a déjà bravé ces terribles maladies contractées en service, une grave septicémie, et le typhus qui a bien failli l'emporter.

Rien n'est plus touchant que les derniers chapitres du livre, quand, rapatrié en France, il ne cesse de s'en évader par la pensée et par le rêve pour revenir vers tant de paysages autrefois parcourus, dans les souks au milieu de ses infirmiers, dans un bureau du groupe sanitaire mobile ou encore à l'ombre des arbres qu'il a lui-même plantés... Dieu merci, il y retournera, au Maroc ! Il y retrouvera une terre familière et des amis toujours fidèles, il réfléchira avec eux, aux grands problèmes des destins et des religions. Et il se laissera aller à une inspiration qui lui dictera les charmantes « Arabesques marocaines » que le lecteur découvre à la fin du livre, pareilles à ces pâtisseries aériennes qui couronnent la plus savoureuse des diffas.

Dr Louis LATAILLADE.

BIBLIOGRAPHIE

Henri DUPUCH

J'ÉTAIS MÉDECIN AU MAROC 1942-1952

AVIS DIVERS

Éditions France-Empire.

TRANSFERT DE CORPS

Le directeur interdépartemental des Anciens Combattants de Dijon nous fait connaître que les corps de deux goumiers du 62^e goum :

- Mohamed ben Taïbi,
- Brahim ben Moha,

tués le 22 novembre 1944 à Andelnans (Territoire de Belfort), ont été réinhumés dans la fosse n° 1.979 au carré des musulmans de la nécropole nationale de Rougemont,



LA KOUMIA

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

MEMBRES D'HONNEUR FONDATEURS

Colonel CARRERE (†), Colonel PICARDAT, Colonel LUCASSEAU (†)

MEMBRES FONDATEURS

Michel AUNIS, Georges BOYER de LATOUR, Catherine COUSIN (née LUCAS-
SEAU), François DELHUMEAU, Florence LECHAT (née de MAREUIL), Chantal
L'HERITIER (née FEUGAS), Francine de LIGNIERES (née PICARDAT), Hélène
LE GUOQUIEC (née de LIGNIERES), Max de MAREUIL, Michel PASQUIER.

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président	Georges BOYER de LATOUR	(16) 94-76-41-26
Vice-président	Robert COUDRY	(1) 43-26-70-96
Secrétaire générale	Antoinette-Marie GUIGNOT	(1) 42-60-29-98
Secrétaire générale adjointe	Jacqueline MAURER	(1) 45-06-69-36
Trésorier	Michel PASQUIER	(16) 47-50-94-49
Administrateurs	Jean BERTIAUX	(16) 86-62-20-95
	Jean-François CARRERE	(1) 60-08-01-40
	Hubert CHANOINE	(1) 45-78-82-94
	Cyril VILLERBU	S.P. 69 120 / A
	Jacques PASQUIER	(1) 42-53-72-91
	Simone LABATAILLE	(1) 45-04-47-29
	Florence ESPEISSE	

Cotisation pour l'année 1986 40 F

Abonnement au bulletin de la Koumia 80 F

120 F

Chèque à libeller au nom de : ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEM-
BRES DE LA KOUMIA et à adresser à :

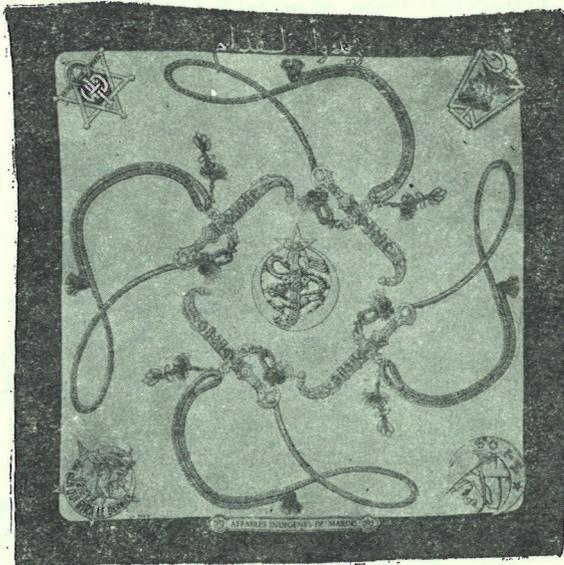
Georges BOYER de LATOUR, président,
Les Touos du Puits-Neuf, route de Mons,
Callian, 83440 Fayence.

LE FOULARD DES A.I. ET DES GOUMS

Ce foulard, créé spécialement pour les épouses des anciens officiers et sous-officiers des A.I. et des Goums marocains, existe en trois tons :

- fond sable et bordure verte ;
- fond blanc et bordure bleue ;
- fond blanc et bordure bordeaux.

Il est en vente au secrétariat de la Koumia, pour 350 F plus 20 F de frais d'envoi en province.



Philippe POULIN

MASSEUR - KINESITHERAPEUTE

Diplômé d'Etat

Agréé par la Sécurité sociale

160, Grande-Rue

Tél. 46-26-19-49 92310 SEVRES

UNION SÉCURITÉ

13, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie
75004 PARIS - Téléphone 48-87-30-22

M. GUILLETTE, Directeur

Chaussures - Bottes - Vêtements - Lunettes - Ceintures - Casques
Gants de protection - Civières - Boîtes à pansements

FOURNISSEUR DE GRANDES INDUSTRIES